

Lohiel F. Courteveille

La Source des Siècles

Cinqueterre, Volume I



Contact et actualités de Cinqueterre :

<https://havreloup.fr/>

Couverture : RosyClockomaton.fr

Ce livre est publié par Bookelis
www.bookelis.com

© Lohiel F. Courteveille, 2020.

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.

ISBN : 979-10-359-0197-4

À Thibaud, Léonard et Violette, évidemment.

Nous étions ivres de bonheur dans ces premières années. Tous et particulièrement les jeunes. Les premières années de la Redécouverte de l'Homme, lorsque l'Instrumentalité plongeait loin dans le trésor, reconstituant les anciennes cultures, les anciens idiomes, et même les anciens maux.

Cordwainer Smith – Les Seigneurs de L'Instrumentalité.

Toute technologie suffisamment avancée est indiscernable de la magie.

Arthur C. Clarke.

Dans une histoire pareille, il ne peut pas y avoir de fin heureuse.

Cassidan.

Cher Cassidan,

Je comprends tes craintes. Rien ne se passe comme prévu.

Mais nous devons respecter l'héritage des fondateurs. C'est pour nous qu'ils ont accompli tout cela, c'est en pensant à nous qu'ils ont mené les premières expériences.

Imagine, Cassidan, ils nous ont donné la possibilité de changer notre destin commun, de recommencer autrement. De forger une légende. Ce n'est pas rien !

Et toi, tu préfères laisser tomber ? Je suis désolée, je ne te suivrai pas. En réalité, cette querelle sans fin nous a déjà séparés. Il vaut mieux que nous cessions de nous voir.

Je pense à toi,

Niamh

Chapitre Premier – La pierre-qui-pense

— Qui étaient les humains, grand-père ?

Tol Tollivert regarda Padrig, assis à ses pieds. Il se frotta le nez.

— Tu m’as promis ! Tu m’as promis quand je serai capable de porter le seau jusqu’à la maison. Et ce matin, je l’ai ramené ! Tout seul.

Tol se frotta le nez encore une fois, pensif, puis toussota pour s’éclaircir la voix. Lils était installée à côté d’eux dans un fauteuil d’osier. Elle leva les yeux et l’interrompit dans son élan :

— Non, il va encore faire des cauchemars, grand-père !
Ou pire !

L’aïeul feignit de s’indigner :

— Depuis quand les damizelles connaissent-elles le bon usage des hauts-récits ? Je préfère le chiffonner un brin que le laisser nigaud, ce petit, ça lui sera utile plus tard.

Lils s’agaça :

— Peut-être qu’il est simplement un peu *trop* petit, tu ne crois pas ? Est-ce que le seau était rempli à ras bord ? Tu as vérifié ?

Elle le fixa un court instant puis hocha la tête d'un air désabusé.

— Enfin, tu feras bien ce que tu voudras. Comme d'habitude. Mais je te préviens que s'il pleure cette nuit, c'est dans ton lit qu'il ira ! La dernière fois, il a été pris du malsommeil et m'a bourrée de coups de pied jusqu'à l'aube, j'en ai encore mal au dos.

Elle soupira de manière ostensible et se remit à son travail. Sous ses doigts, la forme d'un grand chapeau de soleil émergeait peu à peu de la paille tressée.

— Merci de ton autorisation ! s'exclama le vieux Tollivert d'un ton goguenard.

Assis sur le tapis devant la cheminée, éteinte en ce tiède soir de juin, Padrig suivait l'échange avec beaucoup d'intérêt. Même s'il n'en montrait rien et s'absorbait en apparence dans l'examen méticuleux d'une figurine de renard en bois. Redmond, l'ami de papa Jan, l'avait sculptée pour lui à la dernière Jola. Il en avait promis d'autres, mais il faudrait encore attendre, bien trop longtemps. Jusqu'à l'hiver prochain, quand il reviendrait pour la fête.

Les leçons de Tol lui fichaient un peu la frousse, oui, mais c'était le passé. Et le passé ne peut plus faire de mal, imaginait-il. Quant aux fréquentes chamailleries entre Tol et Lils, sa grande sœur, elles étaient tout à fait captivantes. Il se rendait bien compte qu'ils en rajoutaient, d'ailleurs, pour le plaisir de le mettre sur le gril. N'empêche, il présentait là-dedans tout un tas de secrets formidables. Il lui tardait d'en savoir plus.

Grand-père l'impressionnait beaucoup avec sa crinière grise et sa barbe tressée de minces cordons rouges. Mais cette fois, il avait promis :

— Alors, les humains ?

L'aîné des Tollivert se redressa sur son fauteuil et considéra le gamin, avant de se pencher vers lui, la mine grave :

— C'étaient tes ancêtres. Les ancêtres de tous les qwentils. Pourtant, en réalité... nous ne leur ressemblons plus du tout.

Padrig fixa le vieillard, attendant la suite. Lils avait posé son ouvrage sur ses genoux. Tol parut satisfait d'avoir captivé son auditoire. Il poursuivit :

— Jadis, vois-tu, les humains se croyaient les seuls à habiter Cinqueterre. Les nations animales vivaient déjà là, bien sûr, mais elles avaient appris à se dissimuler avec beaucoup de soin. Et comment leur en vouloir ? Les hommes étaient devenus si violents et imprévisibles, ils inventaient des armes si effrayantes... même les bêtes féroces les fuyaient !

Padrig ouvrit de grands yeux inquiets sous sa tignasse bouclée.

— Comme les ronfles ?

— Je pense qu'ils étaient pires, dit grand-père d'un ton lugubre (et parfaitement étudié), *bien* pires.

— Ça, c'est pas possible ! s'écria l'enfant aussitôt.

— Eh bien, si ! Ne le répète pas, mais maintenant tu as six ans, tu es dégourdi, je peux te le dire... Les ronfles sont stupides et maladroits ! Ces histoires de bébés, c'est pour vous empêcher de sortir du jardin.

Padrig haussa les sourcils. Tol s'interrompit une seconde et sourit brièvement, le regard pétillant :

— Ils sont capables de se fendre le crâne entre eux en cherchant à assommer un lapin, ces abrutis. Alors que les humains avaient invoqué une puissante magie, sans même savoir ce qu'ils faisaient.

— Comme l'apprenti sorcier, observa Padrig.

— Exactement. De tout temps, utiliser la magie sans en connaître les conséquences a eu des effets catastrophiques. Ils pouvaient voler au-dessus des nuages, se déplacer à la vitesse du vent, voyager jusqu'à la lune... Fabriquer des tas d'objets incroyables ! Mais aussi des poisons et des substances toxiques, par tonnes. Ils appelaient ça *l'industrie*.

Tol rapprocha encore son visage de celui de l'enfant et baissa la voix :

— Pourtant, toi, tu sais que la naergia ne disparaît jamais vraiment, elle ne fait que se transformer. Eh bien, imagine... eux, ils ne s'en doutaient même pas !

Padrig restait bouche bée. Il grimpa sur les genoux de sa sœur qui l'entoura de ses bras. Elle non plus n'en perdait pas une miette.

— Et alors, grand-père, qu'est-ce qui s'est passé ?

— Ce qui était à prévoir : un grand malheur. Ils ont réchauffé la surface de Cinqueterre, avec leurs engins sauvages qui lâchaient de la naergia par tous les bouts. Et à ce moment-là, ils n'ont rien trouvé de plus malin que de commencer à se faire la guerre, à peu près partout... voisin contre voisin, ville contre ville, pays contre pays. Presque tout a fini dévasté par les flammes.

— *Presque* tout ?

— L'Isleverte a été épargnée, forcément : elle était bien cachée – et protégée par la magie. Quelques grandes forêts humides aussi, les océans profonds... les montagnes, où nous habitons maintenant. Enfin, des petites régions, par-ci par-là. Mais finalement, pas grand-chose : les fumées des incendies avaient disséminé les poisons de l'industrie sur Cinqueterre. Du coup, l'air était brûlant – et toxique. Le respirer

pouvait rendre très malade, et même tuer, en de nombreux endroits.

Le vieillard se tut, soupira avec emphase et attrapa son gobelet d'eau de miel. Le garçon le regarda avec des yeux ronds, déçu par cette conclusion abrupte :

— Mais qu'est-ce qui s'est passé après, grand-père ?

— Après ? Ah oui... Eh bien, les anciens sont revenus pour réparer les dégâts. Du moins, ce qui pouvait l'être. Avant les hommes, il n'y avait pas de Terres Mortes, tu sais.

— Alors... c'était il y a longtemps ?

— Oui, Padrig, très longtemps.



Lils sortit de la maison dans le petit jour frisquet. Padrig était à nouveau pris par le malsommeil, bien sûr. Il s'avérait parfaitement utopique de se reposer dans ces conditions. Le gamin avait fini par la réveiller pour de bon, d'un coup de poing vigoureux au creux du dos – sans doute destiné à quelque ronfle venu le tourmenter dans ses rêves. Se massant les reins, elle se dirigea vers le poulailler, un peu en contrebas. Au moins, elle ne serait pas en retard ce matin, pensa-t-elle en ouvrant la porte, tandis que la volaille commençait à s'ébrouer à l'intérieur.

Elle éparpilla au sol le grain qu'elle avait apporté dans la poche de sa robe. Le bruissement familier provoqua aussitôt un désordre caquetant au seuil de la cahute. Les poulettes noires se précipitèrent dehors et se mirent à picorer à qui mieux mieux tandis que le coq lançait son premier *cocorico*

du jour. Lils retourna s'asseoir sur le banc en pierre, devant la fermette.

Tirant un peigne en os d'une autre poche, elle défit sa tresse et entreprit de se coiffer. La lumière pâle jouait sur sa peau claire et dans ses yeux verts pailletés de cuivre. Comme la plupart des qwentils, elle était frêle et plutôt lente. Elle penchait légèrement la tête en se débattant avec ses mèches entortillées ; pour la centième fois, elle se promit de couper tout ça, bientôt. Mais comment se résoudre à sacrifier cette chevelure aux reflets brillants de châtaignes fraîches et aux pointes dorées ? Elle craignait de ne jamais en avoir le courage.

La ferme où elle vivait avec grand-père et son petit frère s'accotait à un repli herbeux surplombant les confins de la longue vallée. Un soupir lui échappa. Encore un matin où elle se sentait cafardeuse sans même comprendre pourquoi.

Le regard de Lils plana sur le paysage qui se déroulait vers le lointain, enserré entre les pentes des prairies grasses et des forêts, sous le front sévère des hautes montagnes. Elle aimait bien cet endroit niché, de manière littérale, *au bout du monde*. D'ici, la jeune fille pouvait voir les maisons en pierres sèches de Haute-Source et les chemins de terre ou dallés, nimbés de la brume montant des champs et des potagers. Certaines demeures étaient construites au creux des escarpements du terrain et présentaient un toit revêtu de paille ou de végétation, d'autres simplement couvertes de tuiles d'ardoise grossières. Tout dormait encore.

Le Briselonde serpentait au milieu du village, entre des rives consolidées par endroits ou laissées aux joncs sauvages et aux renoncules. La rivière plongeait dans la vallée par l'est, depuis les hauteurs. Une cascade glaciale se précipitait

au creux d'une large vasque de rocher clair, offrant un lieu de baignade providentiel lors des violentes canicules de l'été. Le torrent s'engourdissait ensuite dans le Bas-Marais, royaume des grenouilles, jusqu'à Pontécluse où officiait Swen le meunier. Swen... aux grands yeux tristes.

Lils inspira profondément et serra les lèvres. Ce matin, l'air sentait bon le foin fauché de frais dans les prairies alentour. Elle étendit les jambes pour profiter de la douce tiédeur qui s'imposait peu à peu. Oui, la vie ici était plutôt agréable, mais elle trouvait parfois le prix de cette tranquillité singulièrement élevé.

Chez les qwentils, la *règle de paix* tenait lieu de doctrine fondamentale, d'où découlaient nombre de pratiques sociales, à commencer par les audiences des protecteurs et protectrices, qui s'employaient à désamorcer les querelles entre voisins avant qu'elles ne causent de vrais dégâts. Pourtant, il y avait un hic : les gens qui critiquaient la coutume subissaient d'amicales – mais incessantes – pressions afin qu'ils quittent le village et s'en aillent habiter en ville. Car on le savait, et on ne se privait pas de commenter d'un ton pincé : l'ambiance s'était notoirement relâchée du côté de la forteresse, depuis un bon moment.

Son père et sa mère, Jan et Ysolda, en avaient fait les frais. Pas un drame, d'accord, juste un souvenir inconfortable. Elle les trouvait pourtant sacrément plus malins – et moins barbants – que les braves villageois du coin, prêts à se conformer avec enthousiasme à chaque nouvelle recommandation, aussi ridicule soit-elle. Quand il s'agissait de jouer les toutous des anciens, certains n'étaient jamais en reste, par ici.

Bon, en définitive, ils se plaisaient à Fontevault et elle pouvait prendre soin de Padrig. On les verrait à la Jola, la fête des récits du solstice d'hiver, autour des feux, comme chaque année. De toute façon, beaucoup d'enfants habitaient loin de leurs parents, chez d'autres membres de la famille. Rien d'extraordinaire. Autant s'y faire, même en grimaçant quelque peu.

Mais tandis qu'elle tentait de se raisonner, son cœur se serra. Le tissu moelleux de ses journées semblait s'accrocher sans cesse sur des épines invisibles. Quelque chose ne tournait pas rond. Mais quoi ? Elle n'aurait pas pu le dire clairement.

Lils soupira encore une fois, secoua la tête et se leva d'un bond. Il était temps de charger la mule avec les nourrices vides, il ne restait presque plus d'eau. Et avant cela, d'inspecter le potager pour déloger les limaces attardées (non, elle n'irait pas les jeter dans les légumes du vieux Bobine, comme le suggérait Padrig). Mais elle se pétrifia soudain, les yeux écarquillés. Un énorme loup gris se tenait à moins de trois mètres d'elle, le poitrail palpitant et la langue pendante. Immobile, il la scrutait d'une prunelle jaune. De toute évidence, l'animal s'était approché dans un silence parfait à travers la prairie, depuis la lisière de la forêt.



Padrig se réveilla en sursaut. Constatant que Lils n'était plus à ses côtés, il galopa au long du couloir jusqu'à la chambre de grand-père, en produisant un vacarme épouvan-

table sur le plancher aux lattes criardes. Il sauta dans le lit de l'aïeul.

Ébranlé par cette intrusion bondissante, Tol ouvrit un œil ahuri. Il identifia aussitôt l'importun. « Ah, c'est toi... » grogna-t-il en se retournant, visiblement décidé à se rendormir.

Padrig le secoua, très énervé :

— Grand-père, Lils est partie !

Cette fois, Tol s'assit, considéra le petit, la pièce autour de lui, et répondit en bâillant à moitié :

— Il fait jour, mon titou, elle est sûrement sortie ouvrir aux poules.

— Mais j'ai eu le malsommeil !

Le vieillard leva les yeux au ciel comme si cette information n'annonçait qu'un ennui de plus.

— C'est fâcheux... mais pas très dangereux, à ton âge. Et qui donc est venu te visiter ?

— Des hommes, grand-père ! Des hommes !

Tol dévisagea le petit, perplexe, se gratta la tête longuement, puis le bout du nez d'un ongle pensif, et encore une fois la tête. Enfin :

— Ça... ce n'est pas possible, Padrig. Tu as dû confondre avec des qwentils bien bâtis, comme Ben. Il est presque aussi gaillard que les humains d'autrefois, d'après ce qu'on dit.

— Non, non ! J'étais sur du sable au bord d'un lac, un lac...

Il écarta les mains, avec une expression impuissante, pour figurer cette étendue qui dépassait son vocabulaire :

— Il n'y avait pas de terre en face, ça faisait drôle. Je marchais... et tout d'un coup j'ai vu une troupe de gens très hauts et très forts. Mais pas maigres comme les anciens, hein ! Avec des femmes et des enfants, même. Tous ils avaient des gros bras et des grosses jambes... D'abord j'avais

peur, mais après je voulais vraiment savoir. J'ai approché, je leur ai dit « le bonjour, qui vous êtes ? Comment vous avez fait pour être aussi costauds ? » et ils ont répondu que tous les hommes étaient pareils à *l'Isle du Bout*, en rigolant. Et puis ils ont demandé ce que j'étais, moi.

Le grand-père paraissait de plus en plus étonné :

— Qu'est-ce qui s'est passé ensuite ?

— Alors... un de leurs enfants est arrivé en courant, il m'a poussé pour me jeter par terre, dit Padrig en fronçant le nez. Je me suis relevé, je lui ai tendu la main, mais il m'a encore fait mal et après ils sont tous venus pour nous séparer, en s'énervant... et je me suis réveillé.

Tol se tut un moment, le regard plongé en lui-même. Quand il recommença à parler, ce fut lentement, en détachant bien les mots, comme s'il s'adressait à un simplet – à moitié sourd de surcroît.

— Padrig, après le grand incendie, les anciens se sont occupés des hommes. Du coup, il n'est plus resté que nous, les qwentils. Et ces crétins de ronfles, qu'ils ont bannis dans les immenses déserts créés par nos ancêtres, avec leurs sottises. Mais leur décision était sans appel et aucun humain n'a survécu. Aucun.

Padrig regarda grand-père sans rien dire. Tol le fixait dans les yeux également, maintenant bien réveillé, l'air très sérieux.

— Tu comprends ce que ça signifie ?

— Oui. Qu'ils ont disparu, donc ils ne peuvent pas venir dans le malsommeil.

— Tout à fait. On n'y rencontre que ce qui existe *réellement et dans le présent*, sur Cinqueterre. Mais tu n'as jamais vu de plage non plus. Et ce que tu me racontes, le garçon qui

te bouscule au lieu de chercher à faire connaissance, ça ressemble bien à ce que je sais d'eux.

— Alors, grand-père ?

— Alors...

L'âieul secoua la tête, dépité :

— Alors... il faut que je demande à Caiti si le malsommeil peut ramener des créatures d'autrefois, je n'ai jamais entendu parler de ça ! Et en attendant, allons prendre un bon lait de miel. Il est temps, jeune maldormeur !

Tol ébouriffa les cheveux de Padrig d'un geste affectueux. Il se leva et se dirigea vers la salle commune de la ferme, où il aperçut la silhouette de Lils, immobile derrière les carreaux de verre dépoli. Et c'est en sortant de la maisonnette pour aller lui souhaiter le bonjour qu'il tomba, lui aussi, nez à nez avec le loup.

— Sapristi, Greirtch Hochsprach ! s'écria-t-il, ça fait un bail !

— Salutations et hommages à toi, Tol Tollivert ! Cela fait très longtemps, en vérité, répondit la bête avec une politesse exquise, mais un étrange timbre rauque, car les gosiers des loups sont peu adaptés à la langue qwentile. Ce qui ne les empêche pas – on le sait – de s'exprimer souvent de manière très cérémonieuse.

Aussi Lils s'efforçait-elle d'adopter une attitude courtoise :

— Pardon, tu m'as un peu surprise ! dit-elle en s'avancant vers le visiteur. J'étais encore petite quand je t'ai vu pour la dernière fois. Le bonjour, maître Greirtch.

Une voix fluette ajouta derrière eux :

— Et moi je ne te connais pas du tout, mais je suis bien content de te rencontrer. Grand-père m'a raconté l'histoire du peuple gris et c'était épatant.

Il hésita :

— Est-ce que tu aimes qu'on te gratte la tête ?

— Je l'accepte, concéda le loup.

Padrig s'approcha du gigantesque animal, leva haut le bras et lui caressa timidement le front en adressant un sourire radieux à grand-père et à Lils.

— Pourrais-tu m'offrir un peu d'eau, Tol ? demanda le loup. J'ai couru le plus vite possible. Nous demeurons ces derniers temps dans la longue forêt, aux frontières des Terres Mortes. Je ne me suis pas arrêté pour boire, depuis l'aube.

— Bon sang, je manque à tous mes devoirs, c'est vrai ! Je t'apporte ça tout de suite.

Grand-père entra dans la maison et revint avec un large bol rempli d'eau fraîche.

— Qu'est-ce qu'il se passe, mon ami ? Je suis très content de te revoir, bien sûr... mais je te connais... tu ne quittes pas ton clan sans une bonne raison ?

— En effet, répondit le loup.

Il n'ajouta rien et se mit à boire à longs traits. Tol s'installa sur le banc et attendit patiemment que son visiteur soit prêt à parler. Enfin, Greirtch reprit :

— Ce sont les ronfles, Tol, ils ont *changé*. Ils viennent de plus en plus souvent du désert, ils sont très nombreux maintenant. Ils explorent les terres dévastées pendant des jours entiers. Et puis ils entrent dans la forêt. Ils ne sont pas solides, ça non, mais quand ils arrivent à une centaine... cer-

tains d'entre nous ont quand même du mal à leur échapper. En particulier les jeunes et les damelles.

Greirtch pencha sa tête énorme et ferma les yeux :

— Ils viennent nous... chasser. Ils posent aussi des pièges.

— Misère... murmura Lils, tandis que le loup serrait les mâchoires, visiblement ému.

Tol haussa les sourcils, stupéfait.

— Mais pourquoi font-ils ça ?

— Ils prennent... notre peau, s'étrangla la grosse bête. Ils abandonnent ce qui reste des corps.

Un silence lourd comme du granit tomba sur la petite assemblée.

Au bout d'un moment, Tol demanda d'une voix douce :

— Et ils vont dans les Terres Mortes ? Pourquoi ?

— On se posait aussi la question. Nous les avons pistés : ils remplissent des sacs avec des éclats pointus de verre de roche.

Le grand-père resta songeur quelques secondes.

— Oui, pas très difficile d'imaginer ce qu'on peut faire avec : des armes. Et un peu plus efficaces que leurs bâtons moisis ! Tu as raison, ils changent. Avant, ils n'étaient pas si dégourdis.

Lils avait écouté très attentivement la discussion. Après un nouveau silence où chacun plongea dans ses réflexions (sauf Padrig qui affichait une expression ahurie, bouche ouverte), elle s'adressa à Greirtch d'un ton raffermi, empreint d'une discrète autorité :

— Qu'attends-tu de nous, Greirtch ? Si tu es venu ici, c'est que tu penses que nous pouvons t'aider, non ?

Le vénérable animal fixa Lils de ses pupilles jaune sombre.

— C'est vrai, damizelle, le patriarche dit qu'il renifle parfois le noir fumet, dans ses rêves. Quelque chose de mauvais se prépare, nous en sommes sûrs. Mais c'est toi qui détiens la pierre-qui-pense du Briselonde.

Lils soutint le regard du loup et hocha la tête.

Quatre siècles auparavant, juste après la dévastation, les anciens étaient revenus de l'Isleverte, où ils se dissimulaient depuis longtemps. Du moins c'est ainsi qu'ils l'avaient expliqué. Mais il se trouva un historien sourcilleux de Fontevault pour pointer des invraisemblances dans ce récit. Par exemple, la possibilité de disparaître pendant des milliers d'années, avec une île grande comme un continent, alors même que Cinqueterre était en ce temps-là aussi peuplée qu'une vieille fourmilière.

Les anciens avaient entrepris plusieurs tâches, dont celle de restaurer quelques régions tempérées en attendant que les terres contaminées se régénèrent, ce qui pouvait encore prendre fort longtemps, pour certaines.

Chaque année au solstice d'hiver, lors des hauts-récits de la Jola, deux ou trois seigneurs visitaient les maisons communes et y racontaient comment les qwentils étaient venus au monde, grâce à la manière dont la nature elle-même répare ses erreurs, l'évolution. Une belle surprise, disaient-ils dans leur style coutumier, bizarrement grandiloquent : « *des enfants plus honnêtes et joyeux que leurs parents, les derniers humains* ». Il y eut un rebut, toutefois, c'était inévitable. Ainsi apparurent les ronfles, héritiers des tares humaines, heureusement beaucoup moins nombreux. Ceux-ci, expliquaient doctement les conteurs « *furent conçus dans les lignées malfaisantes, au sang affaibli par la cruauté* ».

Un collègue de quatre vieux naturalistes, qui menaient leurs études dans une aile délabrée de la forteresse royale, avait bien objecté qu'il était impossible que deux races aussi radicalement différentes se soient développées en si peu de temps. Personne ne les avait pris au sérieux. Le rôle joué par les savants dans la grande dévastation était à l'origine d'un discrédit larvé, mais tenace.

Quoi qu'il en soit, le récit officiellement admis expliquait que les anciens avaient ensuite décidé d'établir une surveillance. Chacune des trois principales régions qwentiles conservait donc une pierre-qui-pense, remise à une personne désignée selon des critères incompréhensibles au commun des mortels.

Lils n'était pas en âge d'être une détentriche, surtout pas sept ans plus tôt. Pourtant, à sa grande surprise, c'est elle qui avait été choisie par Neige, l'ancienne chargée de veiller sur l'ouest du Briselonde. Celle-ci était arrivée par le chemin des bois alors que le bûcher funéraire du précédent détenteur flambait encore, comme de coutume. Elle mesurait au moins deux mètres. Les plus élancés, dans l'assemblée, n'atteignaient même pas son épaule. On la connaissait, bien sûr, mais son apparition restait toujours spectaculaire : les habitants affichèrent aussitôt des mines figées, entre le profond respect et l'effroi.

La pierre-qui-pense reposait sur un petit autel, au pied du tertre des morts. La dame l'avait saisie et manipulée du bout des doigts, un instant, sans qu'on puisse voir ce qui se passait au creux de sa main. Après quoi elle avait promené un regard songeur sur les villageois pétrifiés. Enfin, elle s'était avancée vers Lils en lui présentant le précieux objet sur sa paume à demi ouverte. Sa voix résonnait curieusement,

tranchant le silence autour du brasier crépitant, tandis qu'elle déclamaït, à la manière théâtrale des anciens :

— Lils Tollivert, tu seras désormais garante du pacte entre nos peuples. Prends la pierre : en cas de besoin, tu pourras lire ses pensées, afin que tu saches comment nous porter tes messages et ceux de nos alliés, créatures vivantes animales et végétales.

Neige marqua une pause, puis posa trois doigts sur la tête de l'enfant :

— Je te déclare seule juge en la décision d'invoquer sa magie, car tu en es digne. Aussi ne doute pas de toi !

Mal à l'aise, Lils avait bravement tenté de soutenir le regard de la dame. Elle paraissait si haute et imposante dans son armure sombre, aux fines ornements, faite d'une curieuse matière souple, vaguement luisante. Sa chevelure noire, entremêlée de nattes et de gemmes, lui tombait jusqu'au bas du dos. Ses iris brasillaient d'étranges reflets : on aurait dit la levée d'une tempête bousculant les nuages dans un ciel obscur. Ce n'était pas chose facile de la fixer droit dans les yeux, la petite baissa rapidement la tête.

Elle ramassa timidement le galet d'ambre poli au creux de la longue main gantée. Jamais elle ne l'avait vue d'aussi près. Animé d'une vie mystérieuse, l'objet miroitait au rythme des pulsations de son cœur invisible. Sa forme ovale, parfaite, semblait soulignée par une fissure rectiligne à sa circonférence. Lils s'interrogea, l'espace d'une seconde : s'agissait-il d'une pierre ou d'un artefact ?

Bien qu'elle en eût envie, car le contact en était vaguement inquiétant, elle n'osa pas la glisser tout de suite dans sa poche. Elle risqua plutôt une révérence maladroite, per-

sonne ne l'ayant renseignée sur la manière de se tenir en pareil cas.

En vérité, les qwentils n'avaient établi aucun rituel particulier tant l'occasion était rare et intimidante : on se contentait, l'émotion passée, de commenter la façon dont le nouveau détenteur avait réagi. Si on y voyait un bon présage pour l'avenir de sa charge. Ce qui se révélait toujours le cas, en fin de compte. Le choix des seigneurs ne pouvait pas être remis en cause ouvertement.

Neige s'était ensuite enfoncée dans la forêt, mais la pierre permettrait de la retrouver, si nécessaire. Car les anciens restaient difficiles à repérer en temps normal. Ils parcouraient de grandes distances à une vitesse prodigieuse, sur leurs immenses chevaux, et même parfois à l'intérieur d'étranges traîneaux opaques, noirs et ornés de filetages cuivrés en arabesques. Des véhicules sans attelage, de toute évidence animés par une naergia considérable.

Depuis des siècles, la région connaissait une paix absolue. Les villages s'éparpillaient dans une longue vallée resserrée, dont l'unique issue se trouvait au pied de Fontevault, la forteresse du roi qwentil. Il y avait bien quelques cols dans les monts Vétérans, mais loin derrière la forêt et bloqués par le gel la majeure partie de l'année. En réalité, personne n'appelait jamais à l'aide. Et contre qui ? On savait que la guerre et les conflits brutaux avaient existé autrefois, mais le temps passant, ils s'enfonçaient de plus en plus dans le registre des légendes. Et de l'avis général, les ronfles étaient beaucoup trop froussards pour tenter quoi que ce soit.

Aujourd'hui, face à Greirtch Hochsprach, Lils devait décider s'il fallait réveiller la pierre-qui-pense. C'était le rôle d'une détentrice. Et elle avait fait son choix.

— Nous manquons d'eau. Tu devras t'occuper d'en remonter, grand-père, dit Lils, tandis qu'elle se levait pour aller préparer son sac.

Chapitre II – Malsommeil

— Vous êtes ma mère, je dois vous écouter. Cela dit, je suis roi et donc... c'est moi qui décide !

Au moment où Neil prononçait ces paroles, il lui vint à l'esprit que c'était loin d'être vrai dans tous les domaines. Mais au moins, en celui-ci : les anciens ne se préoccupaient pas de sa relation avec Johanna, fort heureusement. D'un autre côté, ça aurait été plutôt stupide. Et les seigneurs ne se trompaient jamais, hélas. À sa *royauté* ne restait que la portion congrue.

La reine serra les poings discrètement devant l'obstination de son fils. Ils se tenaient dans le salon de jour du souverain, avec seulement deux gardes en faction à la porte et le chambrier, Andreg, qui débarrassait la table du petit déjeuner.

Neil était monté sur le trône qwentil à l'âge de douze ans, à la mort de son père Ursus, lequel avait péri désarçonné par un éternuement de son cheval – à la grande confusion du jeune prince. Depuis, celui-ci ne cessait pas de montrer sa détermination et beaucoup de perspicacité dans ses jugements. Du coup, le Conseil des protecteurs régents venait de

le déclarer apte et majeur, quelques semaines plus tôt. Et c'est comme ça que Johanna avait perdu toute autorité sur son rejeton d'à peine quinze ans.

Neil passa la main dans son épaisse chevelure, d'un blond tirant sur le roux, secrètement excédé. Dire que c'était la faute de Cassidan ! Vu son lignage, on aurait espéré qu'il se conduise de manière un peu plus raisonnable. Il ne ressemblait pas aux autres anciens, c'était parfois plaisant... ou dans certains cas, compliqué.

Le jeune roi se mit en devoir d'expliquer patiemment à sa mère que la butte du marché étant située juste à l'extérieur des murailles, ses suivantes ne couraient aucun risque en allant chercher les épices nécessaires à la cuisine du palais. En cas de problème, elles pourraient faire demi-tour et revenir en moins de cinq minutes, on enverrait un commis. Ce à quoi la reine rétorqua vivement qu'il ne s'agissait pas de risque, « mais d'en finir avec toutes ces histoires ».

Andreg baissait la tête avec une persévérance suspecte : ami – et conseiller officieux – de Neil, il était manifestement décidé à ne pas se mêler de cette énième escarmouche farfelue.

Neil fronça les sourcils. Cassidan avait beau être un ancien, l'idée de confier le mirenoir persistant aux suivantes de sa mère restait une jolie bourde. À sa décharge, les damiselles l'avaient harcelé une bonne partie du printemps : elles adoraient ce petit objet semi-ovale, capable de copier le portrait des personnes vers qui on le dirigeait. Ensuite, il suffisait de glisser ses doigts latéralement sur la surface pour retrouver toutes les images, que Cassidan appelait des *silfies*. Il se livrait souvent à des démonstrations dans la grand'salle,

bras tendu, sourire enjôleur, et les suivantes de Johanna en étaient absolument fanatiques.

Quelques jours plus tôt, elles avaient enfin réussi à se faire prêter l'instrument magique, le temps de se rendre au marché. Résultat, elles avaient provoqué un scandale avec Grobert, un marchand de sel qui ne supportait pas de voir son visage ainsi volé et figé, tel un double spectral. Il avait engagé toute la puissance de son considérable poitrail – trait physique fort rare chez les qwentils – pour leur hurler dessus. Et bien sûr, les damizelles ignorant tout de la méthode pour effacer le reflet, elles avaient fini par s'enfuir en pleurs.

L'affaire s'était terminée par une dispute générale, certains mettant en cause l'éducation des suivantes, courant partout avec leur mirenoir et se postant à côté des chalands pour se portraiturer avec eux, sans la moindre autorisation. D'autres, apparentés de près ou de loin aux damizelles, fâchés par cette étroitesse d'esprit, s'écriaient « la jeunesse c'est la jeunesse, bon sang ! » et ils jugeaient le mirenoir comme « une bien belle magie, qui ne fait peur qu'aux cornichons ».

Cassidan était descendu à l'échoppe de Grobert dès l'après-midi pour lui prouver que son doppelgänger avait bien été éliminé, mais le marchand assurait que s'il recroisait les damizelles, il leur ferait encore sonner les oreilles. Ce qui risquait de réactiver la polémique.

— Mère... vous croyez *vraiment* que la présence d'une compagnie d'hommes en armes réglerait le problème ?

— Mais bien sûr, il leur suffira de prendre l'air menaçant, les gens n'oseront pas recommencer !

— Ah non, surtout pas ! Mes soldats ont mieux à faire que d'accompagner une troupe de damizelles qui ont peur d'être grondées ! Et ça ne ferait que les rendre impopulaires.

Johanna se tut. Son expression scandalisée le disait clairement : elle ne pouvait pas admettre que son fils ne lui obéisse plus. Mais sa fierté reprit rapidement le dessus. Après avoir esquissé un quart de révérence, elle se composa une mine stoïque et se dirigea vers la porte d'un pas raide, bousculant Andreg qui lui adressa un sourire en coin, dans son dos. Conscient d'avoir triomphé dans cette entreprise toujours recommencée d'imposer son autorité face à Johanna, Neil la rappela, une idée venait de le traverser.

— Mère ?

— Oui, Majesté ?

Elle avait répondu d'un ton presque arrogant.

— Je vais quand même faire quelque chose pour vous. Vos favorites seront accompagnées par un couple de mes meilleurs archers. Ils sont tout à fait de taille à apporter une médiation efficace, si c'est nécessaire. Ils diront un mot au marchand.

Sans attendre la réplique de Johanna, il se tourna vers Andreg, qui peinait à garder son sérieux :

— Fais chercher Jan et Ysolda Tollivert, s'il te plaît !

C'est ainsi qu'une demi-heure plus tard la petite troupe des suivantes se dirigeait vers la Porte de l'Est, à travers les venelles et les escaliers de la cité forteresse. Les échoppes ouvraient directement sur la rue ; on en remontait les battants de chêne au matin et on les assujettissait par deux tringles latérales pour servir de pare-soleil. Une foule nombreuse parcourait déjà les allées, examinant les marchandises en vente. Tout ce dont on pouvait avoir besoin dans la

vie quotidienne était proposé ici, tissus, savons et paniers tressés voisinaient avec les vêtements raffinés ou fonctionnels et les céramiques, dans un joyeux méli-mélo bariolé.

Il y avait bien quelques épiceries, mais pour les denrées fraîches mieux valait se rendre au marché qui s'installait chaque jour à l'ombre des remparts, juste à l'extérieur de la ville. Les habitants des villages proches venaient y écouler la production de leurs champs et potagers. On y trouvait même un peu de viande : les gens continuaient à en consommer, en quantité modeste, malgré la réprobation des anciens.

Jan ouvrait la marche, son arc d'acacia au dos. Il était de bonne taille pour un qwentil, les traits bien dessinés, sous une avalanche de boucles sombres pareilles à celles de son fils cadet, Padrig. Il n'avait revêtu ce matin que sa chasuble de feutre, garnie de passements de tissu renforcé : la cote de mailles et le casque étaient parfaitement inutiles pour accompagner quatre damizelles à travers les rues du bourg.

On entretenait une armée à la forteresse de Fontevault, parce que les anciens l'avaient décrété, disant que les choses devaient se passer ainsi, une sorte de principe immuable. Tout comme la royauté, quelques siècles plus tôt. Mais c'était bien leur style de prendre des décisions que personne ne pouvait vraiment expliquer. Et qu'on n'oserait pas contester, de toute façon.

L'activité des soldats se réduisait à surveiller les ronfles, créatures peu valeureuses, aux marches du Désert Rouge. Et à s'entraîner scrupuleusement tous les jours face à des mannequins de paille et des cibles tressées, ou sur des parcours à obstacles. Bref, rien de très folichon, mais au chapitre des métiers assommants, il se trouvait bien pire, dans la vallée.

Ysolda se tenait à l'arrière-garde du groupe. Son visage ressemblait un peu à celui de sa fille, Lils. En version adulte et plus joyeuse, sous la soie cuivrée d'une chevelure aux mèches coupées courtes. La tunique et les jambières mettaient en valeur ses formes menues, mais charpentées par l'exercice physique.

La petite compagnie se présenta bientôt à la loge. Les sentinelles installées à bavarder sur des tabourets les laissèrent passer avec un salut de la main et des sourires de prélats. Rien ne semblait pouvoir troubler leur bien-être en cette matinée d'été, où flottait le parfum des fleurs de citronnelle et de lavande qui ornaient nombre de croisées en ville.

Jan se rapprocha de sa compagne :

— Qu'est-ce qu'on va dire à Grobert ? demanda-t-il à voix basse.

Il souffla sur une boucle rebelle qui s'obstinait à retomber sur son nez. Sans aucun effet, elle voltigea puis revint pendiller exactement à la même place.

— Je m'en occupe, chuchota Ysolda en lui lançant un regard espiègle.

— Comme d'habitude, alors, ma dame ? C'est agréable, tu sais toujours comment t'y prendre. Suffit de te suivre... remarque, je ne me plains pas, je suis un grand flemmard ! conclut-il d'un ton facétieux.

Il sourit en coin et elle lui répondit par un clin d'œil. C'était tout Jan, ça. Un taiseux, un calme, laissant parfois échapper une bulle de fantaisie. Avec un front têtu et une prunelle obscure qui continuaient à chavirer le cœur de l'archère, bien des années après leurs noces.

Ils demandèrent aux damizelles de les attendre et s'éloignèrent en direction de l'étal de Grobert. Celui-ci, les voyant

arriver, se campa devant son étalage, bras croisés, manifestement prêt à remonter à l'assaut.

— Le bonjour, maître Grobert, dit Ysolda, nous sommes venus vous transmettre les salutations du roi Neil. Il espère que vous voudrez bien pardonner leur impolitesse aux suivantes de la reine. Il en est lui-même confus.

La phrase produisit l'effet escompté : le marchand parut rétrécir de dix centimètres et son visage s'épanouit. Il ouvrit grand les bras en signe de bonne volonté. Tous ceux qui les observaient du coin de l'œil – et ils étaient nombreux – comprirent sans même entendre la conversation que les hostilités se terminaient. On n'y reviendrait pas et cela valait sûrement mieux.

Après un échange d'amabilités, de remerciements, puis de considérations sur le prix du sel, l'approvisionnement en sel et les soucis engendrés par le commerce du sel en général, Jan et Ysolda regagnèrent le porche. Ils firent signe aux jeunes filles qu'elles pouvaient s'occuper de leurs achats.

Les suivantes s'égaillèrent parmi les tables bâchées où étaient proposés légumes et fruits frais, saucissons et laitages de ferme. Deux d'entre elles se dirigèrent vers le coin des épices, un groupe de cabanons légèrement excentrés. Là se tenaient les marchands qui arrivaient de l'unique port de la Mer Dormante, Calonques, à une semaine de marche à travers le désert.

Les anciens racontaient qu'autrefois les flots turquoise grouillaient de poissons et que de nombreux pêcheurs humains vivaient sur ses rives. Aujourd'hui l'eau restait grise et il était interdit d'y jeter le moindre filet. Il faudrait encore des générations avant que la vie n'y foisonne à nouveau, expliquaient les maîtres.

En conséquence, les bateaux qui quittaient Calonques ne faisaient que traverser un large et morne bras de mer – le chemin par la terre existait mais il était impraticable – pour rejoindre Liborna, comptoir qwentil de l’Est lointain. On en ramenait de l’huile d’olive, très prisée, des tissus colorés et des condiments exotiques. Les marchands itinérants séjournaient plusieurs semaines à Fontevault, leurs coquettes tentes rondes installées dans la plaine, en contrebas de la butte du marché.

Jan effleura la main de sa compagne et ils échangèrent un sourire. Ysolda aimait plus que tout leur complicité, cette loyauté qui les soudait depuis l’époque où ils avaient enduré au coude à coude la mesquinerie des habitants de Haute-Source. Les querelles entre eux étaient plutôt rares, à part celle qui revenait de temps en temps : l’archer rêvait d’un autre enfant. Et elle n’était absolument pas d’accord, sans même compter que *deux* marmots, ça faisait déjà trop, en termes qwentils. La plupart des gens n’en voulaient tout simplement pas. Pour la naissance de Padrig, six ans auparavant, elle était retournée plusieurs mois au village, auprès de la protectrice Freya. La seule accoucheuse à qui elle accordait sa confiance depuis qu’elle avait su la rassurer, lorsque Lils s’était annoncée. Mettre au monde un petit représentait une telle épreuve, elle n’aurait pas pu l’affronter sans elle.

Par chance, encore une fois, tout s’était bien passé. Elle se portait à merveille, comme Padrig, mais l’ambiance du village recommençait à la suffoquer, un peu plus chaque jour. Tol, son beau-père, et surtout Lils, s’étaient inquiétés de sa mélancolie. Ils l’avaient encouragée à repartir vers la citadelle, lui assurant qu’ils sauraient s’occuper du bébé. Rien

d'exceptionnel, la famille prenait très souvent le relais de la mère. Pourtant, malgré la tradition, elle trouvait cette idée pénible. Comme lorsqu'il leur avait fallu laisser Lils, qui chancelait encore sur ses jambes menues, pour tenter de se faire une place à Fontevault. Mais elle s'était finalement résignée. Jan lui manquait trop. Loin de lui et de son métier, soumise à toutes les chicaneries de la règle de paix, elle n'aurait pas tardé à dépérir. Et elle savait que Padrig serait bien entouré.

Le marché était animé mais se déroulait normalement, cette fois-ci. Jan et elle n'avaient rien d'autre à faire que d'attendre les suivantes, en profitant des rayons bienfaisants du soleil.

Du moins le croyaient-ils.

Ce qui advint ensuite commença avec une étrange lenteur et se conclut de façon terriblement soudaine – exactement comme lorsqu'on tombe d'un escabeau et qu'on enregistre un à un tous les détails de la chute, avant de rencontrer le sol avec une brutalité inattendue. Jan fut le premier à discerner quelque chose qui ressemblait à une écume grise et *frétilante*, apparaissant au sommet de la colline la plus proche. Il fixa tout à coup l'horizon, stupéfait. Étonnée par le brusque changement dans son regard, Ysolda tourna la tête. Et n'en crut pas ses yeux.

— Non ? Pas possible..?

Rien ne lui répondit, sinon l'écho lointain de vociférations chaotiques.

Des dizaines de ronfles surgissaient du haut de l'éminence et se précipitaient vers la citadelle. Ysolda analysa la situation, aussi imprévisible qu'elle soit, en une fraction de

seconde. Passé le premier instant de surprise, le couple se mit à hurler de concert :

— À l’abri, vite, on nous attaque !

— Tout le monde dedans, vite ! À la Garde !

Ils virent débouler les braves plantons, lesquels avaient été promptement sortis de la béatitude par leurs cris. Ceux-ci ouvrirent des yeux aussi grands que des plats à tarte en s’immobilisant à leurs côtés. Les marchands, ahuris, se détournèrent des clients pour tenter de comprendre de quoi il retournait. De longues secondes s’écoulèrent avant que la plupart ne bougent : eux non plus n’arrivaient manifestement pas à réaliser ce qui se passait. Jan et Ysolda foncèrent dans les allées, en leur criant de filer se mettre à couvert.

Les chalands furent les premiers à obéir, y compris les suivantes, dont celles qui se trouvaient chez les vendeurs d’épices, loin du porche. Les commerçants éprouvaient la plus grande difficulté à abandonner leur étal à la marée grouillante et malsaine qui montait vers eux : ils tentaient en hâte d’emplir des paniers et des couffins. Jan et Ysolda s’efforçaient de les pousser vers l’entrée de la forteresse, les rattrapant quand ils repartaient dans le mauvais sens pour saisir encore un dernier objet précieux à leurs yeux.

Soudain, tout le monde entendit résonner le cor de l’est, auquel répondirent immédiatement d’autres trompes. Elles annonçaient que l’alerte avait été donnée, que la troupe descendait vers la porte du marché. Ce fut le signal du branle-bas et la foule se précipita à l’intérieur de Fontevault, où elle se ruait en désordre. Tous tentaient, heureusement – car c’est dans la nature des qwentils – de garder un calme relatif et d’éviter de s’écraser les uns les autres. Les poternes situées à droite et à gauche de l’entrée principale furent ou-

vertes, mais elles étaient réservées aux fantassins qui sortaient déjà et s'attelaient aussitôt à canaliser le flot des fuyards.

Jan, Ysolda et leurs compagnons coururent vers le pourtour de la butte. Ils commencèrent à décocher des flèches sur les ronfles, dont ne les séparaient plus qu'une petite centaine de mètres. Chose tout à fait nouvelle, l'avant-garde semblait vêtue d'armures de cuir. Et ils brandissaient des bâtons pourvus de pointes.

Les archers étaient rejoints peu à peu par d'autres fantassins. Pourtant, il apparaissait clairement que les défenseurs quentils risquaient d'être enfoncés en quelques secondes : ils faisaient face à des adversaires dix fois plus nombreux. Très vite, ils seraient au corps à corps avec la horde. Jan et Ysolda dégainèrent leurs poignards et les soldats leurs épées, se tenant prêts à soutenir le choc.

Les ronfles, pris individuellement, n'étaient pas robustes. Leur cage thoracique fragile présentant une bosse caractéristique à l'endroit du cœur, ces courtes créatures à la peau terreuse et aux traits difformes se révélaient plutôt faciles à occire. Enfin, d'après les anciens... à vrai dire, l'archère n'avait jamais eu besoin de vérifier. Du reste, en voir arriver une telle armée changeait la donne du tout au tout. Sans compter que ceux-ci paraissaient beaucoup plus décidés et hardis qu'à l'ordinaire. Et bizarrement moins contrefaits.

L'impact fut rude. En se mettant à frapper, cingler et attaquer de tous côtés, Ysolda perçut instantanément deux choses. D'une part que la nouvelle armure des ronfles s'avérait parfaitement conçue : composée de plusieurs couches de cuir épais, le poignard le plus aiguisé peinait à la trancher. Et d'autre part, qu'ils étaient effectivement débordés.

Des marchands qui avaient trop tardé tombaient déjà dans leur propre sang au pied de la citadelle. Certains fuyaient en contournant les obstacles. Les ronfles, qui formaient de petits groupes hérissés de lances aux pointes minérales acérées, abandonnaient vite la poursuite pour se rabattre sur ceux que la terreur pétrifiait.

L'entraînement des soldats quentils produisait pourtant son effet : aucun d'entre eux ne semblait sérieusement blessé pour le moment. Au pire, ils prenaient quelques grosses estafilades sur les membres. Même si, à l'évidence, la surprise de voir les ronfles leur tenir tête pesait sur leur vigueur. Tout comme leur impuissance naturelle à se comporter en tueurs féroces : pas un seul attaquant n'était encore au sol. Bien protégés par leur nouvelle cuirasse, ceux-ci esquivaient les coups avec adresse, en lançant des feulements de défi. Eux aussi, visiblement, s'étaient longuement entraînés avant de passer à l'offensive.

Il y eut pourtant un instant critique. Ysolda s'aperçut qu'à une dizaine de pas de sa position, un fantassin se faisait jeter à terre par des assaillants. Après quoi, de manière incompréhensible, ils s'écartèrent vivement. Sauf un seul. Celui-ci se hissa à califourchon sur la poitrine du soldat et leva une pointe aiguë, tenue à deux mains juste au-dessus de la gorge du malheureux. Il prit son élan pour le frapper, mais ne fut pas tout à fait assez rapide. Dans la fraction de seconde où Ysolda reculait de trois pas en saisissait son arc, glissé dans le goryte de sa ceinture, la scène, étrange, s'imprima sur sa rétine : loin de porter assistance à leur compagnon, les autres ronfles faisaient cercle en le regardant avec terreur.

En un éclair, Ysolda expédia sa flèche dans la cuisse de l'agresseur, qui poussa un hurlement. Ses comparses l'em-

poignèrent aussitôt, comme s'ils n'attendaient que cela, et décampèrent en le traînant cahin-caha. L'espace autour du rescapé s'en trouva soudain dégagé. Il se releva et adressa un coup d'œil plein de reconnaissance à Ysolda, qui lui retourna une mimique d'encouragement. Elle raccrocha son arc et reprit son poignard.

Les renforts surgis des poternes étaient de plus en plus nombreux. Ils réussissaient à empêcher les assaillants d'approcher encore du porche. D'autant que nombre de ces derniers s'affairaient désormais à piller le marché plutôt qu'à se battre. Ils détalait ensuite dans l'autre sens, les bras emplis de victuailles.

La mêlée furieuse continua pendant une dizaine de minutes, mais les qwentils luttaient en reculant, afin d'aller se mettre à couvert. Il aurait pu être impossible de boucler la porte si les attaquants avaient tenté de pénétrer dans la ville, ce qui ne fut pas le cas.

Ne restèrent bientôt que quelques grappes de ronfles, qui refoulaient encore les combattants vers l'intérieur de la cité. Ils tournèrent ensuite les talons, ramassant à la hâte l'une ou l'autre marchandise, avant de déguerpir à leur tour en poussant des rugissements de triomphe. Ysolda fut la dernière à franchir le seuil. Les gardes s'attelèrent à baisser la herse. De partout montaient des gémissements et des sanglots.

Une profonde écorchure saignant à l'épaule, l'archère s'appuya contre la muraille et tenta de reprendre son souffle. Exténuée, elle promena un lent regard circulaire sur la foule hagarde et meurtrie, mais enfin hors d'atteinte. Elle se redressa soudain, les traits déformés par l'angoisse, attrapa les barreaux des deux mains et inspecta le champ de ba-

taille. Elle examina les corps, heureusement pas si nombreux, et les blessés – qu’il faudrait récupérer rapidement – scrutant chaque détail. Puis l’effroi se répandit sur son visage, quand elle comprit finalement : Jan n’était plus là.



Ignorant tout du désastre qui se jouait à Fontevault, Tol Tollivert était en train d’assujettir les nourrices sur sa petite mule, Finna, afin de descendre chercher de l’eau au village. Greirtch Hochsprach venait de repartir, après avoir englouti deux saucissons entiers, et Lils prévoyait de se mettre en route vers midi, ce qui lui donnait largement le temps de faire l’aller-retour. Le vieillard semblait tracassé et la bourrique renâclait, mécontente de ne pas recevoir son lot de paroles amicales (les mules ne parlent pas du tout mais elles n’en pensent pas moins). Tol n’y prêtait pas attention.

Une fois la charge arrimée, il appela Padrig, qui jouait à l’ombre du figuier. Avec quelques branchettes et des cailloux ronds, l’enfant construisait des enclos et un réseau de chemins dans la courette en terre battue de la maison, à l’usage de son cher petit renard en bois. Trois poules noires lui tournaient autour en l’observant d’un air suspicieux.

— Padrig, tu viens avec moi ! On va rendre visite à Caiti.

— La protectrice maîtresse ? Pourquoi ? Il n’y a pas école !

— Elle est là aussi pendant l’été, voyons, répondit grand-père avec un bref sourire. Et elle continue à en savoir autant sur le malsommeil, la naergia, et toutes ces choses que les titous doivent apprendre.

Padrig contempla son œuvre avec regret. Il se leva brusquement en faisant détalier les poulettes et ramassa le petit renard qu'il mit dans sa poche. Grand-père s'engageait déjà sur l'escalier dallé qui rejoignait le chemin. Il le suivit en ronchonnant quelque peu.

Tol marchait d'un pas égal et plutôt rapide, qui forçait Padrig à trotter entre les ornières pour ne pas se laisser distancer. Bientôt, ils arrivèrent aux premières maisons du bourg proprement dit. Le vieux monsieur saluait d'un geste les habitants qu'il apercevait sur leur seuil ou en train de travailler au potager, mais contrairement à son habitude, il ne s'arrêtait pas pour bavarder.

Il y avait plusieurs points d'eau au village. Ils se dirigèrent vers le plus proche : une vaste fontaine ronde avec des grilles de métal fixées horizontalement sous les robinets, pour y poser les outres ou les cruches, le temps qu'elles se remplissent.

Le grand Ben se tenait là, accueillant les uns et les autres. Ce robuste gaillard de plus d'un mètre soixante semblait un colosse au regard des gabarits qwentils. De cette nature remarquable, il ne tirait aucun avantage : au contraire, il la mettait à profit pour se rendre utile partout où on pouvait avoir besoin de lui. En conséquence, il avait été admis parmi les protecteurs à l'âge précoce de vingt-deux ans, le minimum pour accéder à la fonction. Dans toute la mémoire de Haute-Source, il était le premier à avoir été distingué aussi jeune. Il percevait donc une indemnité communale de trois pièces d'argent par saison, ce qui lui permettait de vivre confortablement, en plus des revenus de sa ferme. Et de passer un temps considérable à dispenser ces coups de main qui lui apportaient de toute évidence beaucoup de satisfactions.

L'aïeul sondait parfois Lils sur ses projets en matière d'avenir, avec cette gaucherie typique des aînés, qui se remarque d'autant plus qu'ils se croient fort habiles et diplomates. Selon elle, Ben était « une vraie crème », mais en fin de compte un garçon « un peu assommant ». Grand-père comprenait mais n'approuvait pas : Ben représentait à coup sûr le meilleur parti de Haute-Source et Lils la jeune fille la plus admirée, autant en raison de son charme que de son statut de détentrice, élue des anciens. Ils auraient formé un couple idéal, d'après Tol, qui se risquait parfois à rêver tout haut devant sa petite-fille. Laquelle ne répondait jamais à ce genre de tentatives – car les grands-pères ne devinent que rarement ce qui plaît aux damizelles.

— Holà, Tol, s'écria Ben en guise de bienvenue.

Puis le considérant avec attention :

— Tu en fais une tête, ce matin ? Tu n'as pas de problème, j'espère ?

Mais on voyait à sa mine que n'importe quel problème aurait représenté une merveilleuse occasion d'aider à le résoudre – et qu'il se trouvait justement là pour ça.

— Le bonjour, fiston. Non, ce n'est pas si grave, je dois simplement emmener le petit chez Caiti. Il a le malsommeil agité.

Il n'ajouta pas qu'il devait ensuite remonter bien vite pour le départ de Lils : d'évidence, le gaillard aurait vendu la mèche et des villageois curieux seraient venus dire au revoir à la jeune fille. Elle en aurait sûrement été retardée, voire agacée.

Ben s'accroupit devant Padrig, lui appuya sur le nez avec un sifflement comique. Et soudain, l'empoigna par la taille, se dressa et le jeta haut dans les airs. Padrig hurla de plaisir.

Bien qu'il se trouvât déjà trop grand pour ce genre de cabrioles, il les tolérait facilement, de la part d'un tel géant. Ben reposa le petit, tout suffoqué, qu'il venait de rattraper au vol :

— Laisse donc ta mulette ici. Je te la remonterai avec les outres pleines, en fin de matinée. Je te les suspendrai à leur place sous l'auvent, tu n'auras plus à t'en soucier.

— Tu es bien gentil, ça m'arrange. Je ne sais pas combien de temps Caiti nous gardera et je ne voulais pas rentrer trop tard. À bientôt !

Grand-père prit Padrig par la main. Après un geste amical, il s'éloigna vers le bas du village, pendant que dans son dos le jeune athlète délestait Finna en chuchotant des paroles affectueuses et lui ouvrait la barrière d'un enclos voisin plein d'herbe grasse. Son dévouement, à n'en pas douter, allait sans exception à l'ensemble des créatures vivantes.

Tol et Padrig traversèrent tout le bourg pour se rendre chez Caiti. Ils la trouvèrent assise sur le banc de son seuil, en train de préparer des boutures qu'elle répartissait ensuite dans des petits pots alignés à ses pieds. C'était une qwentile d'âge moyen au visage intelligent et paisible, couronné d'une abondante masse de boucles rousses qu'elle attachait sur la nuque avec une agrafe en métal doré.

Elle accueillit Tol d'un bref salut et adressa un sourire à Padrig. L'aïeul lui répondit tout aussi sobrement et s'assit auprès d'elle sans attendre d'y être invité. On voyait que ces deux-là se rencontraient très souvent et n'avaient plus besoin de grandes cérémonies.

Dans le verger tout proche, une mésange charbonnière modulait une paire de notes mélancoliques. Il y eut un court

silence. Caiti finissait de tasser la terre autour de la tige d'une plantule. Enfin, elle demanda :

— Qu'est-ce qui t'amène jusqu'ici, Tol Tollivert ?

Grand-père était visiblement embarrassé :

— Le malsommeil du petit, Caiti. C'est très curieux, il voit des créatures qui n'existent pas.

Caiti tourna la tête vers lui en haussant un sourcil.

— Comment cela ?

— Il affirme qu'il a rencontré des humains.

Perplexe, Caiti s'adressa à Padrig :

— Tu voudrais me raconter, s'il te plaît ?

Padrig recommença le récit qu'il avait fait le matin à grand-père : la plage, les *hommes de l'Isle du Bout*, l'agression du gamin et comment tous ces gens semblaient anormalement hauts et forts. Il se tenait bien droit devant la maîtresse, son petit renard à la main, curieux mais aussi très inquiet du jugement qu'elle ne manquerait pas de formuler. Au fond de lui, il craignait d'être atteint d'une maladie inéritable et dangereuse. Quelque chose comme il arrivait aux grands, parfois blessés durant un malsommeil particulièrement tumultueux. Un risque qui en théorie ne concernait pas les enfants, en raison de la faiblesse de leur naergia.

Pendant un moment, Caiti ne parla pas. Elle saisit doucement le garçonnet par le menton pour le rapprocher d'elle et examina très attentivement ses yeux. Elle passa ensuite la main dans ses cheveux, ses doigts cherchant quelque chose sous les mèches sombres. Padrig se sentait de plus en plus nerveux.

La maîtresse posa les paumes sur ses genoux et parut réfléchir profondément, fronçant le nez, sous le regard soucieux de l'aïeul.

— Venez à l'intérieur, dit-elle enfin, d'un ton préoccupé.

Padrig et Tol la suivirent. La porte extérieure donnait directement dans la salle de classe aux tomettes rouges, meublée de tables et de chaises d'allures et tailles diverses, mais toutes également pimpantes. Padrig savait qu'elles avaient été offertes par d'anciens élèves, chacun s'efforçant de réaliser une œuvre personnelle. L'ensemble formait un décor disparate, mais coquet. Et du coup, il y en avait beaucoup plus que d'écoliers, qui n'étaient pas bien nombreux ces derniers temps.

À l'invitation de Caiti, Padrig et son grand-père s'assirent autour de la cheminée éteinte.

— Maintenant, dit la maîtresse, montre-moi ta naergia.

Docilement, Padrig fit comme elle l'avait expliqué tant et tant de fois. Il leva les mains devant son visage, en gardant entre elles un espace d'une vingtaine de centimètres, plaça des deux côtés l'index et le pouce en forme de pince et se visualisa lui-même au centre d'un flot de lumière arrivant de partout. « Une espèce de soleil inverse, disait Caiti pendant les leçons, avec des rayons qui rentrent en vous au lieu de se diffuser vers l'extérieur... vous devez l'imaginer jusqu'à ce que vous le sentiez ».

Très vite, l'air situé au creux des arrondis formés par ses doigts se mit à frémir, telle une vibration de chaleur sur un chemin au plus fort de l'été. Puis ces champs immatériels s'opacifièrent, évoquant une sorte de vapeur : en regardant à travers, on ne distinguait plus qu'une luminescence cotonneuse. Padrig bâilla copieusement.

— Bien, dit Caiti. Maintenant, *naergia secondaire*, s'il te plaît. Tu es déjà fatigué, je vois. Ça ne devrait plus être très long.

Padrig lui lança une œillade abattue, trouvant qu'elle en demandait beaucoup. Il continua néanmoins de se concentrer, mais il n'y arrivait pas. Des filaments vermillon naquirent entre les deux orbes de naergia, tentèrent de se rejoindre. Sans succès. Les mains de Padrig retombèrent d'un coup sur ses genoux. Il se sentit épuisé.

— Oui, ça suffit comme ça, dit la maîtresse. D'ailleurs, le rouge était beaucoup trop clair.

Caiti regarda Tol :

— Une bonne naergia secondaire forme des efflorescences rubis ou même carmin. Padrig n'arrive à produire que quelques brindilles.

— Je sais, mais c'est normal, à son âge, objecta grand-père d'un ton respectueux.

— Eh oui, tout est comme d'habitude.

Elle se leva et prit une boîte en fer blanc sur l'étagère la plus proche. Revenant s'asseoir, elle en sortit un *chocla*, sorte de gâteau brun très sucré en forme de cube, qu'elle tendit à Padrig. Celui-ci accepta la friandise avec enthousiasme : il adorait ça, mais on ne pouvait en avoir qu'à l'issue des exercices de naergia. Et encore fallait-il éviter d'en manger trop sous peine de se sentir l'estomac changé en sac de sable pour des heures – et de roter aussi bruyamment qu'un sanglier. Bien sûr, il se réjouissait d'apprendre que tout était normal, même s'il voyait bien que grand-père semblait anxieux en attendant le verdict de l'érudite.

— J'ai pensé que le petit pouvait être un *lucimonde*, expliqua Caiti. Mais ce n'est pas ça. On les remarque parfois très jeunes, paraît-il, grâce à la puissance de leur naergia. Et à leurs pigments variables.

— Qu'est-ce que c'est que ça, un lucimonde ? Je n'en ai jamais entendu parler. Et que veux-tu dire par... pigments variables ?

— Ce sont des personnes qui peuvent discerner le passé ou l'avenir dans le malsommeil. Et lorsqu'ils ne dorment pas, à travers des visions. Curieusement, il en existe chez les anciens mais il y en a aussi, très rarement, chez les qwentils. Une fois adultes, ils ont la couleur des iris *qui bouge*. On dit qu'il est possible de repérer les premiers signes dès l'enfance. Ils présentent de légères bosses sur le cuir chevelu, d'après ce que je sais.

Elle s'interrompt quelques secondes, songeuse. Puis :

— Je n'en ai jamais connu parmi nous, en fait. Mais s'il est vrai qu'ils existent, c'est la preuve que les anciens et les qwentils ont une lignée commune, dans un lointain passé. Ce serait merveilleux, non ?

Tol lui retourna une expression sceptique, que Padrig décoda sans difficulté : les anciens n'étaient pas un peuple très rassurant, difficile de savoir à quoi s'attendre de leur part, tant ils paraissaient mystérieux et puissants.

— Pense ce que tu veux, Cait, maugréa grand-père. Mais moi, les anciens, je les préfère de loin, comme beaucoup de gens. Partager mon sang avec eux, ça me plaît pas trop... Et pour Padrig alors, qu'est-ce que tu en dis ?

Caiti le fixa, songeuse :

— Eh bien, que des humains ont débarqué quelque part. Mais nous savons tous que c'est impossible. Donc je n'en ai aucune idée, désolée.

Elle écarta les bras en signe d'ignorance. Tol soupira et claqua les paumes sur ses genoux, si fort que Padrig sursauta.

— Me voilà bien attrapé ! Après tout cet examen, tu arrives exactement à la même conclusion que moi... c'est vraiment pas de chance !

Il se gratta le menton en roulant des yeux, puis se leva pour s'en aller, tendant sa grosse main au petit. Ils saluèrent la maîtresse et tous deux sortirent. Mais tandis qu'ils s'éloignaient d'un pas lent sur le chemin, ils ne virent pas que Caiti les suivait du regard à travers le carreau. Une expression d'inquiétude envahissait ses traits.

Lils était assise sur le banc du seuil, prête au départ, lorsque Tol et Padrig arrivèrent à la maison. Elle finissait de lacer ses souliers montants. La jeune fille avait revêtu un costume de voyage, pantalon étroit et justaucorps en toile lourde. Son sac était posé à côté d'elle.

— Nous voici, fit grand-père. Tu as trouvé tout ce dont tu avais besoin ?

— Il restait trois saucissons, j'en ai pris un... et beaucoup de pommes sèches et de noix. Je ne sais pas du tout combien de temps je marcherai, pour l'instant la pierre *tire* vers le nord, c'est tout. Je pense que je pourrais facilement dénicher de quoi manger en route, à cette saison. Je ramasserai des baies.

— Vers le nord ? Vers Fosse-souche ?

Le vieillard semblait alarmé. Lils sourit paisiblement :

— Grand-père, je n'ai jamais imaginé que la pierre me baladerait au long du Briselongde. Elle me guide vers une ancienne, donc je peux être obligée de traverser *une forêt*.

— C'est juste, répondit l'aîné.

Mais il n'en avait pas l'air moins affecté.

Lils haussa les épaules :

— C'est peut-être pour ça que je suis la détentriche. Je ne vois pas une ombre dans chaque buisson, comme vous autres. À dire vrai, j'aime beaucoup explorer les sentiers. Tu sais bien que je m'y promène, à la saison des champignons. D'habitude, tu es plutôt d'accord, non ?

C'est le moment que choisit Ben pour apparaître, tirant Finna par le licol. La pauvre était lourdement chargée. En apercevant la maison, elle accéléra tout d'un coup, surprenant le jeune homme qui laissa filer la corde et la lâcha. La mulette se précipita sous l'auvent où on suspendait habituellement les outres pleines, impatiente d'être délivrée de son fardeau. Ben accourut en s'esclaffant de cette facétie, mais arrivant à la hauteur de Tol et Lils, sa bonne humeur disparut subitement.

— Le bonjour, Lils. Tu t'en vas ?

Son sourire se teinta de nervosité. À son regard, il était évident qu'il partageait le point de vue du grand-père sur leurs possibles – et hautement souhaitables – épousailles, mais sans y croire un seul instant. Tol s'empressa de répondre à la place de sa petite-fille :

— Oui, elle part, *dans la forêt*.

Et il décocha à Ben un coup d'œil empli d'un fol espoir. Mais le jeune qwentil, s'il était un peu casse-pieds, n'était pas idiot pour autant. Lils venait de se lever en lui adressant un regard absent, sans prendre la peine d'ajouter quoi que ce soit à la supplication muette du grand-père. Tout le monde connaissait la débrouillardise de la damizelle et son impatience vis-à-vis des gêneurs. Il eut une expression impuissante.

— Prends bien garde à toi, dit-il d'un ton légèrement chagriné.

— Merci... fais attention aussi, répondit Lils, comme si Ben avait risqué quoi que ce soit dans son rôle d'ange gardien de Haute-Source.

Elle embrassa l'aïeul qui levait les yeux au ciel et Padrig qui n'avait pas bougé pendant toute la scène, captivé comme d'ordinaire par les échanges entre les adultes, surtout lorsqu'il reniflait des sous-entendus épineux. Il remarqua néanmoins que grand-père n'avait pas raconté la moindre chose à Lils, à propos de son malsommeil et de leur entretien avec Caiti. Il avait déjà oublié, ou bien ça ne lui paraissait pas important ? Il en fut vaguement froissé.

La jeune fille fixa à sa ceinture l'aumônière qui contenait la pierre, puis tourna les talons et s'engagea calmement dans la descente, vers le pont du Briselonde et au-delà. Si Tol avait imaginé le temps qui se passerait avant qu'il ne la revoie, il aurait été encore bien plus catastrophé.

Chapitre III – Les anciens

La foule se pressait dans la grand'salle de la citadelle, à Fontevault. On avait fait amener des chaises et des bancs, les conseillers de Neil s'y étaient regroupés. Ainsi que nombre de soldats et de victimes de l'attaque des ronfles, des blessés légers ou des citoyens en état de choc. Le jeune roi avait demandé qu'on les accueille tous ici. Il tenait à rester proche des soucis de la population – et c'est bien pour cette raison qu'on l'appréciait de plus en plus.

Des hautes fenêtres en ogive tombaient à flots les premiers rayons du soleil de l'après-midi, formant sur le sol carrelé de vastes plates-bandes de lumière. Mais nul ne paraissait réjouir par le beau temps. L'assemblée bourdonnait fiévreusement, des exclamations atterrées fusaient, quelques plaintes sanglotantes montaient encore çà et là. Chacun était impatient de donner sa version de l'affaire : les protecteurs circulaient à travers la cohue, tentant de recueillir toute information utile.

Grobert, le marchand de sel, se carrait à grand peine sur un tabouret bien trop étroit pour lui, à deux pas de l'entrée. Il avait reçu une légère estafilade au dos et faisait donc par-

tie de ceux qui attendraient avant de rencontrer les soignants. Ces derniers devaient arriver de l'infirmierie encombrée par les blessés graves, dès que possible. Dans l'intervalle, il avait réussi à épingle la protectrice Leyna à qui il servait une histoire embrouillée de métamorphose et de probable complot, ourdi par les anciens. La vieille dame l'écoutait en soupirant quelque peu.

Ysolda occupait un fauteuil, dans un angle de la salle. Une tache rouge s'élargissait sur le pansement sommaire qui couvrait son épaule. Tête baissée, elle contemplait obstinément le sol, entre ses pieds. Le meilleur ami de Jan, Redmond, se tenait à ses côtés, la mine anxieuse. Un groupe d'archers et d'archères du roi discutait à voix basse, non loin d'eux.

Neil venait de remonter du dispensaire avec Cassidan, le gardien affecté à la protection de la cité – et dont la haute stature dominait l'assistance. L'ancien était habillé à la mode qwentile, des vêtements simples et confortables qu'il faisait réaliser à sa taille, mais en choisissant des étoffes plus raffinées que l'ordinaire. Ses bottes couvertes de peau de chêne-liège restaient néanmoins de fabrication tout à fait traditionnelle, car personne ne connaissait de meilleur matériau pour remplacer le cuir, jugé barbare. Sur son épaule perchait Do, un jeune épervier à l'œil de bille jaune, miroitant comme une escarboucle.

Cassidan séjournait à Fontevault plus souvent qu'aucun autre seigneur. De l'avis général, il représentait à lui seul un petit mystère ; son caractère ouvert et presque enjoué se démarquait des manières de son peuple. Témoin, cette affaire du mirenoir persistant : de toute évidence, il lui arrivait de se montrer aussi insouciant qu'un damizeau. Et parfois, sans

qu'on sache pourquoi, il redevenait pareil à ses semblables, solennel... énigmatique. Mais tout compte fait, il suscitait relativement peu de craintes, pour un ancien.

Roch, le capitaine de la Garde, leur exposa la situation en quelques mots :

— D'après nos vigies les ronfles sont repartis vers le désert immédiatement. Nous n'avons aucun indice sur ce qu'ils mijotent.

Ce qui revenait à dire qu'on n'y comprenait rien.

Sous le choc des évènements, Neil s'efforçait de conserver un maintien digne et retenu, mais il passait souvent la main dans sa crinière fauve. Ce tic ressurgissait dès qu'il se sentait mal à l'aise. Comment aurait-il pu s'attendre à une histoire pareille ? Les ronfles ne s'étaient jamais organisés ni n'avaient fait preuve de la moindre aptitude pour se rassembler à plus de vingt, ou élaborer une quelconque stratégie. Cassidan restait silencieux, le visage penché dans l'ombre transparente de sa longue chevelure ondulée, presque blanche.

— Il y a autre chose, dit Roch d'un ton altéré.

D'un mouvement de tête, il indiqua au jeune roi l'endroit où Ysolda et ses compagnons s'étaient réunis :

— Jan Tollivert... personne ne sait où il est.

Neil se tourna dans leur direction, avec une expression perplexe, puis marcha vers eux à grands pas. Redmond tapota doucement l'épaule d'Ysolda qui se redressa. Ses yeux étaient rouges et humides, sa figure d'une inquiétante pâleur.

Le roi mit un genou à terre devant son archère. Il ne s'embarrassait jamais du protocole – ce qui exaspérait Johanna, bien sûr.

— Ysolda ? Où est Jan ?

Elle secoua la tête, le regard fuyant :

— Je ne sais pas, Majesté. Il a disparu pendant la bataille.

Cette fois, Neil eut du mal à cacher son trouble :

— Disparu ? Comment ça, disparu ?

Ysolda ne répondit pas.

Redmond reprit à sa place :

— Nous avons cherché partout, Sire. J'ai pensé qu'il avait pu être blessé, il se serait mis à l'abri sous un étal. On n'a rien trouvé. Et ça fait un bon moment, maintenant.

Cassidan s'était approché également, dans le sillage du roi. Neil se releva et le fixa d'un air interrogateur. L'hypothèse la plus probable restait aussi la plus difficile à admettre – et à formuler, face à l'inquiétude d'Ysolda :

— Pensez-vous... que les ronfles puissent faire des prisonniers ?

— Toutes choses peuvent changer à tout moment, Majesté.

Mais il paraissait ébranlé, ce qui ne lui ressemblait pas du tout. Neil se sentit soudain très jeune et désarmé. Puis une évidence le frappa. Son défunt père n'aurait même pas *essayé* d'affronter la situation : il se serait enfui vers sa bibliothèque pour lire des romances en mangeant des sucreries, abandonnant toute décision à Cassidan. Combien de fois le petit Neil n'avait-il pas été mortifié par la mollesse du vieux roi ? Cette pensée le rasséra un peu. Quoiqu'il se passe, il valait mieux pour l'amour-propre des qwentils que cela arrive au cours de *son* règne, et non pendant celui du pauvre Ursus.

Le roi s'éloigna du groupe et monta sur la courte estrade située près de la vaste cheminée de la salle. Il jeta un coup

d'œil agacé à la reine, alanguie sur un profond canapé et reniflant dans un mouchoir brodé. Ses suivantes la reconfortaient comme si c'était elle qui venait tout juste de se faire agresser.

Levant les mains, Neil réclama le silence de la foule. Il l'obtint rapidement. Sa voix résonna sous les voûtes. Une voix jeune, mais bien timbrée :

— Mes amis, ce qui est arrivé aujourd'hui reste encore mystérieux... et très préoccupant. Nous allons renforcer notre défense, nous organiser d'une nouvelle manière. En attendant de mieux comprendre ce qui se passe, le marché sera déplacé dans la cour d'honneur. Les tentes des colporteurs peuvent être remontées dans la prairie qui jouxte les écuries. Ainsi, tout le monde sera à l'intérieur des remparts.

Un murmure d'approbation parcourut l'assemblée.

— Pour l'instant, les commis de cuisine vont vous porter à boire et à manger. Plusieurs soigneurs et soigneuses viendront bientôt s'occuper de vous. Je demande aux protecteurs de continuer à dispenser à tous leur pleine assistance. Qu'ils poursuivent aussi la collecte des récits, au plus précis, vous savez à quel point c'est important. Merci... et gardez courage !

Personne ne lança de vivat, la circonstance était trop pénible, mais Neil revint vers l'ancien et les deux amis accompagné par une rumeur chaleureuse. Il leur fit signe de le suivre. Ysolda, que l'allocution royale semblait avoir un peu requinquée, se leva de son fauteuil.

Tous les trois emboîtèrent le pas au jeune souverain, qui sortit par une porte donnant directement sur le jardin clos de la citadelle. Ils s'engagèrent dans l'allée pavée qui coupait les massifs, à travers une profusion de fleurs d'été débord-

dant des buissons et des tonnelles. La végétation paraissait d'autant plus exubérante que l'endroit se révélait finalement assez étriqué, derrière ses hauts murs en pierre de taille. Neil les mena vers une gloriette surchargée de climatiques. Il s'adressa à Cassidan :

— Voilà, ici nous pourrions discuter au calme. Dites-moi ce que vous en pensez *réellement*, mon ami.

— Majesté, il est difficile de juger avant d'avoir évalué la situation dans le Désert Rouge. Ce qui m'inquiète, c'est le nombre de ronfles que nous avons observés ce matin. C'est inexplicable.

Il réfléchit pendant un instant. Ses interlocuteurs le fixaient en silence, dans l'expectative. Il était le mieux placé pour déterminer comment agir à l'heure présente. L'ancien. Leur guide, en toutes circonstances.

— Nous pourrions envoyer Do en reconnaissance, Sire ? proposa-t-il enfin, d'un ton un peu hésitant.

L'épervier hocha la tête en signe d'assentiment.

— Quelques rondes d'observation lui suffiront pour nous fournir une vue d'ensemble. Et en attendant, nous resterons groupés ici pour assurer la protection de la cité.

Ysolda intervint brusquement, elle paraissait retrouver un peu de sa pugnacité :

— Non, il faut que je parte rapidement ! Si Jan a été enlevé par les ronfles, il est en danger !

— Ysolda, ton épaule, remarqua Redmond.

Il désigna la tache de sang qui s'élargissait encore. Ysolda évacua la question d'un geste impatient. Elle affichait une mine décidée, à la limite de l'exaspération. Le jeune roi se tourna vers Cassidan, en roulant des yeux : il ne savait pas quoi répondre à ce malheur supplémentaire. Avec Jan, Ysol-

da était sa meilleure archère. Il n'avait aucune envie de la voir s'en aller maintenant, où le doute restait total, y compris à propos de la capacité de Fontevault à se défendre. Les qwentils ignoraient tout de la guerre et les anciens qui auraient pu leur venir en aide étaient ridiculement peu nombreux. Pire, même Cassidan ne semblait pas sûr de lui. Bref, une avalanche de motifs d'inquiétude. D'un autre côté, il comprenait parfaitement qu'Ysolda souhaite partir rapidement à la recherche de Jan.

— À dire vrai, il est difficile de demander à Ysolda de rester ici en attendant la suite des évènements, murmura Cassidan, comme un écho à sa pensée.

L'ancien considéra Ysolda, l'air préoccupé. Puis il tendit le poing devant lui, l'épervier vint s'y percher d'un coup d'aile. Il lui parla :

— Do, regarde si les ronfles sont toujours dans le coin. Si tu ne vois personne, ne perds pas de temps. Va prévenir Neige, à Bois-Terrasse, raconte-lui. Qu'elle renforce sa surveillance. Ensuite, rejoins-nous sur le chemin du Désert Rouge. Je vais transmettre l'information aux gardiens, à Olvida, conclut-il, sans donner de précision sur la manière dont il comptait s'y prendre pour communiquer à une telle distance.

Il se tourna vers le roi :

— Nous nous occuperons nous-même de la reconnaissance.

Depuis quelques secondes, Neil fixait le haut personnage avec un air d'incompréhension.

— C'est la meilleure solution, Majesté, reprit Cassidan. Si les ronfles ont établi un camp au-delà du périmètre des vi-

gies, il est forcément dans cette direction. Ysolda et moi, nous allons suivre leurs traces.

— Ysolda... et vous ?

Neil se sentait de plus en plus mal à l'aise. Voilà que le principal protecteur de la cité parlait de s'en aller avec sa première archère ! Alors que Fontevault se trouvait clairement menacée. Sous son regard atterré, l'épervier s'élança vers le ciel, où il disparut rapidement.

— Ne vous inquiétez pas, si nous les rencontrons en train de revenir vers Fontevault, nous tournerons bride et serons ici bien avant eux, dit Cassidan en délaçant son gantelet de fauconnier. Nous pourrons à la fois reconnaître le terrain et nous mettre à la recherche de Jan. Et les gardiens seront là dans peu de temps, quelques heures tout au plus. C'est une affaire sans précédent... Deirdre, Morana et Bréval ne vont pas hésiter une minute, soyez tranquille.

Il s'adressa à Ysolda :

— Mais d'abord, il faut arranger ce bandage. Et demandez aux soigneurs de vous donner de quoi vous panser correctement pendant le voyage. Pour le reste, pas de problème : j'emporterai une préparation qui peut enrayer l'infection des plaies.

Neil comprit qu'il n'y avait plus rien à faire, sinon se plier à la volonté de l'ancien. De toute façon, personne ne pouvait leur ordonner quoi que ce soit, pas même un roi qwentil. Et à dire vrai, il se sentait aussi très inquiet au sujet de Jan. Le souverain s'absorba quelques instants dans ses pensées, occupé à peser le pour et le contre. Il finit par acquiescer, sans enthousiasme :

— Vous devez avoir raison. Eh bien, nous tenterons de nous débrouiller, ici, en attendant l'arrivée des gardiens.

La décision prise, ils allaient repartir vers la grand'salle, quand Redmond, dansant d'un pied sur l'autre, les interpella :

— Il y a encore quelque chose.

Il les fixa tour à tour, embarrassé :

— Ce n'est peut-être qu'un détail. Mais les ronfles... cela m'est revenu après l'attaque... ils ne *ronflent* plus.

La petite compagnie échangea des regards perplexes. Ce surnom avait été donné aux créatures du désert par les qwentils, bien longtemps auparavant, en raison de leur continuel reniflement sonore. Une sorte de vrombissement intermittent, causé par une respiration encombrée et malade. On les entendait arriver à vingt pas au moins, ce qui les rendait franchement inefficaces.

— Ceux qui ont attaqué la citadelle étaient rapides, expliqua Redmond, ils se bagarraient sacrément bien. Ils n'avaient plus l'air souffreteux ni maladroits. Ils semblaient en meilleure santé.

— C'est vrai, ajouta Ysolda, j'ai remarqué aussi.

Il y eut un silence incrédule.

— Voilà encore une chose tout à fait nouvelle et inattendue, dit enfin Cassidan.

L'ancien fronça les sourcils, pensif, l'œil errant de droite à gauche. Il parut fouiller dans sa mémoire pendant quelques secondes.

— Et un autre mystère à éclaircir, conclut-il en se massant la tempe avec une mimique contrariée.

Puis il salua Neil et posa la main sur l'épaule d'Ysolda. Celle-ci s'inclina également et tous deux s'éloignèrent parmi les buissons bigarrés, laissant derrière eux le jeune roi qui

fourrageait dans ses cheveux avec vigueur, à côté d'un Redmond à la figure parfaitement sinistre.



Les abords du mince sentier étaient constellés de taches étincelantes. Des nuées de mouchérons tourbillonnaient sans fin dans les rais de soleil tombant des futaies sur la mousse épaisse, piquetée de fougères et de myrtilliers. Une senteur de bois détrem pé, de sureau et de noisettes imprégnait l'air tiède.

Lils progressait lentement à travers le clair-obscur, en s'arrêtant souvent pour observer autour d'elle. Malgré ses déclarations bravaches, s'aventurer aussi loin lui procurait quand même quelques vilaines palpitations. À cet endroit, elle le savait, la forêt était particulièrement vaste, recouvrant tout un ensemble de défilés profonds et s'enfonçant jusqu'au cœur des monts Vétérans.

Elle avait laissé Haute-Source derrière elle et franchi le Briselonde par une passerelle de bois. Sur les deux flancs de la vallée grimpaient les pâturages, puis les contreforts des montagnes qui l'enserraient. C'était en quelque sorte la limite du monde connu, avant les dédales rocailleux d'altitude. Et les rares cols, qui menaient vers un ailleurs inexploré, forcément peu désirable.

La pierre *tirait*, on ne pouvait le dire autrement : Lils la sentait s'orienter comme l'aiguille magnétique d'une boussole, mais avec beaucoup plus de vigueur, à l'intérieur de l'aumônière de sa ceinture. La décision de venir en aide au peuple des loups avait suffi à l'éveiller.

Lorsque la jeune fille avait ouvert le tiroir de sa table de nuit, une lueur jaune d'or s'était répandue sur son visage. Jamais elle n'avait vu une chose pareille. Le cuivre des montants du lit s'était soudain enluminé comme les décorations de la Jola, au solstice d'hiver. Lils avait pris l'objet dans le creux de la main. Une pulsation discrète, mais puissante, émanait de son cœur. Une naergia minérale, qu'elle ressentait pourtant aussi clairement qu'une saute d'humeur de Tol.

Oui, la pierre savait se faire comprendre, aucun doute... mais la sente déjà presque effacée disparaissait dans un taillis enchevêtré de houx et de laurientin. Lils en fit le tour et constata que la piste était bel et bien terminée. On se trouvait loin du village, personne n'avait de raison de pousser plus avant, ni même d'y venir régulièrement. Le fantôme de chemin s'arrêtait là.

La jeune fille regarda dans la direction où elle devait poursuivre : le sol de la forêt continuait de s'y élever en pente douce, le sous-bois humide laissait la place à une sylve plus ancienne. Sous les chênes aux troncs énormes ne subsistaient que quelques arbrisseaux, leurs vaillants rejetons, ainsi que des fougères et de modestes ronciers. De loin en loin émergeaient de hauts rochers arrondis et moussus. Lils apercevait de larges trouées jonchées de feuilles mortes, formant des allées naturelles. Des chants d'oiseaux paisibles cascadaient depuis les frondaisons et des flaques de soleil s'épalaient çà et là. Bref, l'endroit ne semblait pas particulièrement sinistre ni effrayant, tenta-t-elle de se rassurer. Seulement très inhabituel pour elle.

Un chevreuil lui jeta un coup d'œil à peine intéressé avant de s'écarter à pas lents, sans dire un mot. Grâce aux mystérieux signaux de la pierre, Lils devinait que sa destina-

tion se trouvait bien droit devant, mais encore lointaine. Elle reprit sa route et sa progression se révéla bientôt plus facile, même si la couche de feuilles s'épaississait au sol en faisant froufrouter et crisser chacune de ses foulées.

Elle chemina ainsi pendant deux bonnes heures entre les arbres géants, sans que le décor change. La montée s'adoucit peu à peu. Elle parvenait à un plateau, ce qui lui permit d'accélérer l'allure. À la longue, le bruissement régulier qui accompagnait sa marche la plongeait dans un état proche de la somnolence.

— Ouch ! Faites attention, espèce de lourdaud !

La voix grinçante avait vociféré aux pieds de Lils, qui en eut un coup au cœur et recula aussitôt de trois pas. Une trogne noirâtre surgit juste devant elle, surmontée de quelque chose qui ressemblait à des tentacules décharnés ou à des branches pourries, quoique fort remuantes.

— *Lourdaude*, rectifia l'apparition d'un ton cassant, en toisant la jeune fille de la tête aux pieds.

— Veuillez m'excuser, vous étiez sous les... feuilles, fit Lils qui s'étranglait sous le coup de la surprise.

Elle considéra la singulière créature :

— Vous êtes un homme-souche, c'est ça ?

— Ah ! Ne m'appellez pas comme ça ! Pfut ! Je n'ai rien à voir avec ces fainéants d'arbres ! Rien du tout ! Eux et moi, c'est le jour et la nuit ! Et je n'étais pas *sous les feuilles*, mais dans mon *salon* !

— Oh, je suis désolée, dit Lils, médusée.

En vérité, elle était tout à fait terrifiée. Elle savait que les hommes-souches pouvaient se montrer très brutaux. Et elle se demanda avec anxiété comment se présentait la partie de

son corps qui restait encore invisible. Quelle taille faisait-il, au juste ?

— Dans mon salon, si fait, en train de calculer la structure logarithmique de la coquille d'un escargot senestre ! Très rare ! Un truc à attraper la migraine, vous pouvez me croire !

Lils ignorait de quoi il parlait, mais il ne lui laissa pas le temps de s'y attarder. Il grogna, en dressant tous ses appendices d'un seul coup, ce qui lui donna l'air vraiment épouvantable :

— Et vous arrivez sans crier gare... Vous me marchez sur l'oreille en me faisant atrocement mal ! Il y a de quoi être désolée, en effet... désolée ! Au moins !

Il roula des yeux noirs et perçants, en la regardant comme s'il s'apprêtait à la mordre. Lils aperçut l'éclat de ses petites dents acérées et recula encore un peu. Elle ne voyait pas précisément où pouvait se trouver *l'oreille* dans tout le fatras qui s'agitait sur son crâne boucané, mais la question lui sembla assez négligeable, en regard du problème très concret que lui posait cette altercation imprévue avec un être aussi effrayant.

— Écoutez, monsieur... Monsieur... comment doit-on vous appeler ?

— Fibonbberm, c'est mon nom !

Il avait baissé d'un ton, relâchant ses tentacules. Le fait que Lils ait jugé utile qu'il se présente le calmait quelque peu, à l'évidence. Elle détestait l'idée de négocier avec cet individu répugnant, mais elle savait que fuir à toutes jambes aurait été une très mauvaise solution. Fosse-souche était à l'origine de plusieurs récits, de ceux qu'on racontait de pré-

férence le dernier jour d'octobre. Et c'est bien pour cela que personne n'osait plus y mettre les pieds depuis des lustres.

Pour résumer, l'homme-souche l'aurait rattrapée en trois enjambées. Et ensuite, il pourrait bien la transformer en nouveau sujet d'étude. Ou en n'importe quoi d'autre.

— Monsieur Fibonbberm... si je peux faire quelque chose pour réparer ma bêtise, je vous assure, ce sera avec plaisir.

La créature renifla en l'examinant de nouveau des pieds à la tête, puis lança dédaigneusement :

— Je ne vois pas à quoi une abrutie comme vous pourrait bien me servir... à part d'étrences pour le maître des ronfles ! Mais je ne vais pas interrompre mon travail pour ça ! Oh non !

Il secoua la tête en jetant à Lils un regard chargé de mépris. Elle se sentit d'abord légèrement rassurée. Il n'imaginait pas de la disséquer ou de la déguster. Ou pas encore. Mais d'un coup, les mots qu'il venait de prononcer la frappèrent. Elle en oublia presque le mauvais pas où elle se trouvait :

— Qu'est-ce que vous avez dit, Monsieur Fibonbberm ?

— Moi ? Eh bien, que vous êtes inculte et barbare, comme tous les qwentils ! Vous ne comprenez strictement rien aux *sciences exactes* ni...

— Non, non, pas ça, l'interrompit Lils. Mais le... *maître des ronfles* ?

— J'ai dit ça, moi ?

Le monstre se renfrogna.

— Vous semblez assez attentive, pour une qwentile, c'est peu courant... Oui, j'ai dû le dire, admit-il aigrement.

— Les ronfles ont un maître ? Depuis quand ?

L'homme-souche parut embarrassé. Et du coup, moins en colère, ce qui soulagea Lils. Elle comprit aussi qu'il avait parlé sans réfléchir et ne savait plus comment se tirer de ce mauvais pas. Il lui retourna une œillade d'une sournoiserie sans équivoque, mais resta muet. Lils s'enhardit :

— Vous et les vôtres... vous êtes les *amis* des ronfles ?

— Les miens ? Ah ah ! AH AH AH ! Une demi-douzaine de jeunes ergoteurs, qui se croient tous plus futés que moi ! Mais à notre prochain colloque, je leur ferai voir qui est le meilleur !

Il toussota – ce qui produisit un gargouillement infect – tout en se rengorgeant. Mais il n'avait pas échappé à Lils que Fibonbberm avait sauté sur l'occasion de dévier la conversation.

— C'est *moi* le plus érudit d'entre tous, il n'y a pas à tortiller ! Je suis sur le point d'établir une formule, dont le génie les ramènera à ce qu'ils sont en réalité : des larves à peine sorties du cocon !

Fibonbberm émit un petit rire sarcastique et croassant. La jeune fille opina du chef, perplexe. Elle n'arrivait pas à trancher : devait-elle tenter d'en savoir plus sur la bizarrerie qui venait de lui échapper ? Ou s'en tenir à la prudence et continuer à l'amadouer, jusqu'à ce qu'elle puisse prendre la tangente ?

C'est le moment que choisit l'homme-souche pour s'extraire de son trou, bien trop prestement au goût de Lils, et s'installer face à elle. Il afficha une mine satisfaite, comme s'il s'apprêtait à poursuivre une agréable conversation. Il avait complètement oublié sa fureur.

Il présentait un corps à peu près proportionné, pas très volumineux, mais muni d'un nombre beaucoup trop élevé de

membres. Lesquels étaient aussi bigrement trop longs et flexibles. Et il empestait ! Le fumet d'une vieille harde imprégnée de sueur, pourrissant dans un séchoir à lichen.

— Fisse-lui la paix ! intervint subitement une voix fluette au-dessus de leur tête.

Lils leva les yeux et aperçut un écureuil, qui les observait. Ces gentilles petites bestioles possédaient un vocabulaire assez réduit mais n'étaient jamais avares de donner leur avis. Malgré son angoisse, la jeune fille ne put retenir un demi-sourire.

— Oh misère, un saute-branche ! grimaça l'homme-souche.

Il agita un doigt décharné en direction du minuscule animal :

— Mêle-toi de tes noisettes et de tes glands, pour une fois !

— Moi je savoir ! Tu parler... et après, elle fatiguée trop ! Doit pas dormir, doit marsser, la dame attend.

— Hein ? dit Fibonbberm en reportant son regard sur Lils. La dame ? Quelle dame ?

L'écureuil atterrit en souplesse sur l'épaule de la jeune fille et répéta :

— Laisse-la ! Doit marsser ! Maintenant !

Une occasion de s'en tirer, peut-être ? Mais il faudrait qu'elle éclaircisse néanmoins cette histoire de maître des ronfles – et le plus vite possible. L'anarchie stérile qui régnait chez leurs ennemis séculaires était le sujet de nombreuses plaisanteries qwentiles. Et pourtant Greirtch leur avait amené des nouvelles qui allaient dans le même sens : ils s'organisaient, ils s'aguerrissaient.

— Écoutez, Monsieur... c'est vrai, je voyage pour rendre visite à une ancienne qui vit dans cette région. Vous feriez mieux de me laisser partir, il a raison.

— Une ancienne qui habite par ici ? Celle de Bois-Terrasse ?

— Ouip, dit l'écureuil.

L'homme-souche plissa les yeux.

— Je ne souhaite pas contrarier la dame, admit-il enfin. Je n'ai pas envie d'avoir affaire à elle. Elle n'est pas très aimable, nom d'un cancrelat !

Fibonbberm renifla plusieurs fois de suite en produisant un chuintement de bouilloire détraquée.

— C'est fâcheux, reprit-il, pour une fois qu'une qwentile ne me semblait pas trop stupide. Très fâcheux.

— Je peux partir, alors ? demanda Lils qui n'en était pas encore tout à fait certaine.

— Ouiche, allez-y, siffla l'homme-souche. Et dites à la dame qu'elle devrait cesser de me menacer avec son épée à chaque fois qu'elle passe par ici. Nous pourrions plutôt boire un nectar de scolopendres, discuter un peu de *trigonométrie*... Son attitude me chagrine !

Lils s'éloigna à reculons, penchée en courbette. Neige savait sûrement ce qu'elle faisait et elle devinait, grâce à l'intervention du saute-branche, à quel point il devait être difficile de se défaire d'un tel personnage lorsqu'il n'était pas d'accord. Elle s'imagina obligée d'écouter ses discours ésotériques, sous peine de déclencher des hostilités où elle aurait certainement le dessous. Elle frémit de dégoût. Une fois parvenue à bonne distance, elle lui adressa encore une révérence, la plus cérémonieuse possible, et reprit son chemin à pas lents.

— Ouf, confirma l'écureuil en chuchotant dans son oreille. Homme-araignée sale bête, hein !

Fibonbberm regardait Lils s'éclipser avec une expression pleine de rancœur. Elle ne respira mieux qu'après l'avoir perdu de vue.

— Tu l'appelles *homme-araignée* ? demanda-t-elle alors à son petit compagnon.

— Ouip, grands bras, partout. Attraper.

— Je vois. Et après il te croque ?

— Non, mange pas moi, mange pas qwintils. Juste garder, parler... trop.

— Eh bien, merci, dit Lils en souriant. Heureusement que tu es arrivé, j'ignore ce que j'aurais pu inventer. Je ne savais pas qu'il y avait moyen de s'en tirer en le menaçant.

— Courir, non. Mais il peur les anciens.

— Nous évitons Fosse-souche, en temps normal. À vrai dire, la plupart des qwintils évitent même *toute la forêt*.

La jeune fille eut un petit rire nerveux et s'immobilisa :

— Et maintenant, il faudrait que je fasse attention... à ne pas rencontrer un de ses voisins !

— Aucun ici, mais passer là, dit l'écureuil en désignant leur droite de sa minuscule patte. Route-caillou.

Lils s'engagea dans la direction indiquée. Après quelques minutes de marche, elle distingua effectivement une paroi rocheuse qui se prolongeait en bordant les derniers chênes, avant une prairie d'altitude visible au loin. À son pied, de gros blocs émergeaient à moitié du sol jonché de pierraille. Aucun homme-souche n'aurait pu habiter là-dedans et il semblait possible de longer l'escarpement, en montant vers le nord. Lils grattouilla amicalement la tête du petit animal.

— Tu es un bon conseiller, dis donc !

— Je Froy, répliqua l'écureuil.

— Enchantée Froy, moi c'est Lils.

— Je savoir, répondit-il en se frottant le nez d'un air sérieux.

La jeune fille reprit sa route en regardant où elle mettait les pieds.

— Ainsi, tu es un ami de dame Neige ? C'est elle qui t'envoie ?

— Je habiter là, dit l'écureuil.

— À Bois-Terrasse ?

— Oui, nous beaucoup, mais dame seule.

Lils était perplexe. Que cherchait-il à exprimer par ces paroles contradictoires ? Neige se trouvait seule dans les bois, mais pour un ancien, cela n'avait rien d'étonnant. D'après sa mère Ysolda, même Cassidan préférait vivre la plupart du temps aux abords d'un promontoire rocheux au-dessus de Fontevault, un belvédère naturel pointant hors de la forêt, où il avait ses quartiers. De là, il bénéficiait d'une vue d'ensemble sur la ville, sans pour autant être obligé d'y résider.

De manière générale, les anciens étaient très peu nombreux en Cinqueterre : pour ce qu'on en savait, ils n'étaient pas plus d'une centaine à Olvida, leur capitale. Quant à L'Isleverte, impossible de dire ce qui s'y passait ou combien y habitaient encore. Aucun qwentil n'y avait jamais été admis.

Le cheminement au travers des éboulis s'avéra malaisé jusqu'à la tombée du jour, après quoi la combe se rétrécit et déboucha sur une prairie formant une vaste clairière. Celle-ci était enserrée de tous côtés par de hauts taillis, qui semblaient impénétrables. Depuis un bon moment, Froy avait quitté l'épaule de Lils, l'allégeant un peu. Il l'accompagnait à

distance, en sautant de branche en branche quand c'était possible. Exténuée, elle se laissa tomber dans l'herbe fraîche. Froy s'assit en face d'elle, la considérant avec réprobation de ses petits yeux en gouttelettes noires.

— Marsser, dit-il d'un ton péremptoire – et assez comique de la part d'un aussi minuscule interlocuteur.

— Je suis très fatiguée, tu sais. On pourrait s'arrêter ici, faire un feu, manger un peu... et même y passer la nuit, non ?

Froy secoua la tête en signe de dénégation. Lils soupira profondément et ouvrit l'aumônière :

— Tu vois cette pierre ? Elle connaît la distance qui nous reste, je ne comprends pas comment... mais je le sens. Et là, elle me dit que nous sommes encore loin, petit bonhomme ! Je voudrais *vraiment* me reposer un peu.

L'écureuil tendit la patte vers la lisière de la forêt :

— Semin ancien !

Chemin ancien ? Lils regarda la direction qu'il indiquait. Effectivement, il s'ouvrait là-bas une brèche dans les feuillages, comme une poterne en ogive donnant sur un couloir faiblement éclairé. Elle ne l'avait pas remarquée auparavant, ce qui lui parut extrêmement curieux. C'était pourtant bien visible.

— D'accord, dit-elle. Si tu me laisses souffler et grignoter un peu. Et puis il va bientôt faire noir... Je ne suis pas un hibou, tu comprends ?

Froy ne répondit pas mais la lorgna avec une mine sévère. Lils haussa les épaules et ouvrit son sac. Le petit animal se rapprocha et la regarda avec intérêt, ce qui la fit rire. Elle en sortit une noix puis attrapa deux cailloux qui traînaient à

peu de distance. Elle cassa la coque et posa le cerneau devant Froy.

— Tiens, tu dois aimer ça ?

L'écureuil s'en empara et se mit aussitôt à ronger avec appétit.

— Tu vois bien que tu avais besoin d'une pause ! ironisa Lils gentiment.

— Ouip, vite !

Ils mangèrent en silence, la jeune fille tendant de temps à autre à Froy un quartier de pomme sèche ou un bout de croûte de son pain. Quand ils eurent fini de se restaurer, les étoiles commençaient à clignoter dans le ciel, qui avait viré au bleu sombre. On n'y voyait plus grand-chose.

Lils se sentait mieux, bien qu'encore un peu courbaturée par le long cheminement précautionneux au travers de la pierraille. L'idée de continuer pendant la nuit ne lui plaisait toujours pas, mais Froy se lança soudain dans une danse sautillante, cabriolant tout autour d'elle. Puis stoppa net, très agité, dans l'axe de la mystérieuse porte. Le message était clair : la jeune fille comprit qu'il ne la laisserait pas tranquille tant qu'elle n'aurait pas repris sa route. Elle se leva en soupirant, ramassa son paquetage et entreprit de traverser la prairie dans l'obscurité presque totale.

Mais au fur et à mesure qu'elle approchait de la lisière, en face d'elle, un phénomène étrange se manifestait : d'abord, une phosphorescence verte émana de l'intérieur de la trouée, puis le porche s'agrandit peu à peu, sur un passage où la lumière se faisait de plus en plus éclatante. *Chemin ancien*, avait dit Froy...

Une fois parvenue à l'orée du bois, elle s'immobilisa. Elle comprenait ce que cela signifiait réellement. Pas une simple

direction pour rejoindre la demeure de Neige, non... mais bien une voie magique, aménagée grâce à la naergia.

Hésitante, elle entra dans le domaine de la dame.